

DANSE

Naitre, vivre et mourir
Page C 4



CINÉMA

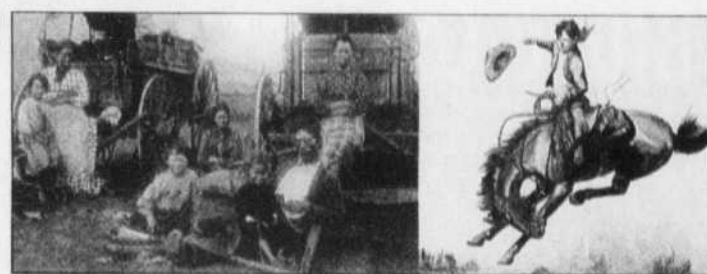
Détricotier les codes
du racisme
Page C 6

◆ LE DEVOIR ◆

CAHIER
C

CULTURE

TOUS COW-BOYS



Comment cerner un
phénomène de culture
populaire aussi répandu
en Amérique du Nord
que le country ou le western?



Le Musée de la civilisation inaugure ces jours-ci, à Québec, une exposition qui se veut à l'image des grands espaces de l'Ouest. Paraît simultanément le livre *Cow-boy dans l'âme* - *Sur la piste du western et du country* (Éditions de l'Homme), dont les co-auteurs sont Bernard Arcand et Serge Bouchard et qui renvoie l'écho imprimé de la fièvre country. En chaque Nord-Américain, y aurait-il un cow-boy qui sommeille?

DAVID CANTIN

Dans la foulée d'expositions identitaires telles que *Fou du hockey*, *Télérromans* et *Je vous entends chanter*, *Cow-boy dans l'âme* lève le voile sur un mythe profondément ancré en chacun. Qui n'a jamais rêvé, un jour, de suivre la piste aventureuse des pionniers, des héros et des hors-la-loi? L'Ouest représente peut-être moins un territoire qu'un défi. *Cow-boy dans l'âme* renvoie à une vision plutôt singulière de l'espace, du déplacement, de la liberté et du renouvellement. En faisant appel aux anthropologues Bernard Arcand et Serge Bouchard, le Musée de la civilisation invite ainsi à découvrir un aspect aussi anthropologique qu'historique de cette manière d'habiter le monde.

Pour Bernard Arcand, la rédaction du livre a suivi de près l'élaboration, par Dany Brown et Sylvie Thivierge, de la plus vaste exposition jamais réalisée par le Musée de la civilisation. «Au départ, l'hypocrisie et le mensonge me fascinent énormément. Il s'agissait donc de présenter la vraie histoire de l'Ouest mais aussi cette image plutôt illusoire qui se retrouve dans la fiction ou le cinéma. La musique country est née dans le Tennessee, très loin de l'Ouest américain. Et ce qu'on connaît de la véritable musique des cow-boys du XIX^e siècle porte à croire qu'elle n'a aucunement influencé ce qu'on appelle aujourd'hui la musique country, qui représente, tout comme les personnages du cinéma western, un amalgame plus ou moins ordonné de multiples traditions musicales.» L'an-

thropologue prend d'ailleurs un véritable plaisir à aborder ce qui semble faux pour ensuite mettre le doigt sur sa vérité propre.

Si l'aventure a une résonance universelle, elle a aussi un point d'origine. Comme le précise Serge Bouchard au début de l'ouvrage, «l'histoire occidentale de l'Ouest américain commence en octobre 1492, sur le sable blanc d'une plage d'une petite île des Bahamas que nous croyons être l'île Watling, aujourd'hui l'île de San Salvador. Le Nouveau Monde était un immense trésor, une terre qui regorgeait d'or. L'Eldorado se cachait à l'ouest, quelque part à l'ouest, toujours plus loin». Le vrai cow-boy vit au Texas, au milieu du XIX^e siècle. Il mène les troupeaux d'élevage des plaines jusqu'aux marchés du Nord. Cette activité, qui suppose l'exercice de l'un des métiers les plus rudes, prend fin vers 1890. La construction des voies ferrées viendra d'ailleurs rapidement interrompre ce mode de vie libre, solitaire et près de la nature.

Tandis que l'Amérique se remet d'une déchirante guerre civile, elle se met à la recherche de nouveaux héros. C'est alors que les légendes de Calamity Jane, Jesse James et Buffalo Bill incarneront une certaine utopie: le grand rêve américain à l'intérieur d'un temps ainsi que d'un espace idéalisés. Pour Bouchard, «tous les ingrédients étaient réunis pour fonder un mythe, le fabuleux mythe du Far West, avec ses décors, ses personnages, ses histoires et ses légendes».

Abondamment illustré, l'ouvrage s'intéresse de près aux aspects méconnus d'un phénomène trop souvent méprisé. L'exposition tente aussi de rendre accessible à tous une réflexion sérieuse à propos d'une culture souvent perçue comme kitsch par l'élite intellectuelle. Pour Arcand, «la remarquable invraisemblance de la culture western et country vient justement de cet écart considérable entre les conditions de vie réelles, difficiles et souvent misérables des pionniers qui ont envahi l'Ouest américain et les puissantes images modernes de cette culture. Le chemin entre la réalité, la fiction, le mythe et la marchandise était long mais il a été parcouru à toute vitesse.» Pourquoi donc pareille mise en scène d'un combat entre le bien et le mal fascine-t-elle encore aujourd'hui? L'histoire racontée semble parfaitement prévisible,

VOIR PAGE C2: COW-BOY

1 Affiche (détail), lithographie, 98 X 66 cm
BUFFALO BILL HISTORICAL CENTER, CODY, WYOMING, NO 1.69.464
PHOTO: ELMER ROSS PHOTOGRAPHY

2 Une famille sur la piste de l'Oregon, vers 1870
DENVER PUBLIC LIBRARY.
N° X11929

3 Sans titre, 1930, Will James (1892-1942)
Encre de Chine sur carton
WILL JAMES COW BOY BOOK, 1938

4 Osage Warrior, Georges Catlin
MUSÉE DE LA CIVILISATION. BIBLIOTHÈQUE DU SÉMINAIRE
DE QUÉBEC, NO 587.3.2 V.2. PHOTO: JACQUES LESSARD

5 Selle d'apparat d'Edward H. Bohlin, 1935
NATIONAL COWBOY HALL OF FAME WESTERN HERITAGE
MUSEUM, N° 1982.45.01

6 Kit Carson, 1970
ROMAN À DIX SOUS, N° 387, FRANCE, IMPERIA & CO. MUSÉE
DE LA CIVILISATION. PHOTO: JACQUES LESSARD

7 L'éclaireur Curly, fin du XIX^e siècle
HAYNES FOUNDATION COLLECTION, MONTANA HISTORICAL
SOCIETY, HELENA, N° H496. PHOTO: F. J. HAYNES

ILLUSTRATIONS REPRODUITES AVEC L'AIMABLE AUTORISATION
DU MUSÉE DE LA CIVILISATION À QUÉBEC

COW-BOY

et c'est justement là son plus grand attrait. Un bon mythe, explique-t-il, doit être permanent, répétitif et immuable tout en garantissant l'émerveillement perpétuel. «Le western, poursuit Arcand, reprend à sa façon certains thèmes familiers de la littérature épique européenne et ses héros revivent à leur manière les exploits du Cid, de Lancelot, du preux chevalier Roland ou encore des vedettes de la guerre de Troie. Hector et Achille.»

Cow-boy dans l'âme emprunte aussi aux multiples facettes des cultures country et western au Québec. C'est tout un réseau qui se construit autour de chanteurs populaires comme Willie Lamothe, de festivals comme celui de Saint-Tite, d'un champion mondial amateur de danse en ligne ou des nombreux rodéos. Un monde qui conserve l'humilité et la simplicité du country mais qui adopte par le fait même le style flamboyant du western. Du coup, il existe tout un renouveau autour de cette musique. Il suffit d'écouter Mara Tremblay, les Cowboys Fringants ou Richard Desjardins pour en mesurer l'influence. Comme le souligne Arcand, «le country n'a rien à prouver [...] Sa franchise est désarmante. C'est la célébration de la simplicité même du quotidien et de l'ordinaire. Je me souviens d'avoir été particulièrement frappé en lisant un entretien où Leonard Cohen affirmait lui-même n'être au fond qu'un chanteur country».

Le country au Québec est aussi

original que son roman: des racines françaises jusqu'à sa sensibilité américaine. Le *Volkswang Blues* de Jacques Poulin va même jusqu'à mettre en scène un écrivain qui entreprend un long voyage qui le mènera de la Gaspésie à San Francisco par la fameuse piste de l'Oregon. L'analyse, aussi rigoureuse que passionnante, qu'en font Bernard Arcand et Serge Bouchard arrive à cerner de nouveaux enjeux tout en explorant une réalité presque souterraine. Si l'ouvrage permet de rendre crédible une véritable enquête autour de l'Ouest et de ses symboles, l'exposition au Musée de la civilisation surprend au même titre. L'ampleur des salles ainsi que le choix de nombreux objets de collection, d'ici et d'ailleurs, risquent d'attirer les foules. Un autre succès à l'horizon pour la jeune institution de la rue Dalhousie à Québec.

Au Musée de la civilisation
85 rue Dalhousie
À Québec

Du 10 avril 2002 au 15 mars 2003

Sur la piste du western

et du country
Bernard Arcand
et Serge Bouchard
Les Éditions de l'Homme –
Le Musée de la civilisation
Montréal, 2002, 224 pages

Country, western, honky tonk, bluegrass, rockabilly trempent dans la même grande marmite nord-américaine. La chanson québécoise y clapote aussi.

SYLVAIN CORMIER

Scène fétiche du film clé de mes 17 ans, *The Blues Brothers*. Jake Blues (John Belushi) et son frangin Elwood (Dan Aykroyd) sont accoudés au zinc du Bob's Country Bunker, en plein bel perdu de la campagne de l'Illinois, où ils cherchent à faire engager leur groupe de rhythm'n'blues. «*What kind of music do you good folks play here?*», s'enquérirent-ils (je cite de mémoire). «*We play both kinds*, répond la femme du patron. *Country And western*». Jake hausse un sourcil. Plan indélébile.

Le sourcil levé traduisait plus que l'incompréhension d'un fendant à lunettes noires de Chicago. Il y avait un brin de mépris là-dedans. Country, western, même salade de péquenots? A vrai dire, ça dépend de quel côté du colt on regarde.

Ainsi Eddie Dean et Gene Autry, cow-boys hollywoodiens, chantaient-ils des ballades de l'Ouest mythique; du western au sens strict du terme, déduit-on. Willie Lamothe aussi, à ses débuts, donnait dans le western cinématographique (*Je chante à cheval, je suis un cow-boy canadien*). Mais le cher Willie chantera aussi *Mille après mille* de Gerry Joly, superbe chanson à base de picking de guitare nashvillienne.

des années 70, du genre qu'affectionnait un Glen Campbell: c'est ce qu'on appelle du country. Au masculin dans le texte. En France, curieusement, on dit «la country». Mêlant, tout ça.

La réalité est à la fois plus simple et autrement complexe, évidemment. La musique country — la musique du pays, littéralement — est un « *patchwork d'influences* », pour citer l'excellent *Guide de la country music et du folk* paru en 1999 chez Fayard: tributaire des vagues d'immigration, elle est faite de chants et danses des plantations, mélodies celtiques, blues des Noirs, ballades des cow-boys de la Prairie, musique hawaïenne, reminiscences cherokee, jazz, swing... sans compter un zeste de mandoline italienne, quelques pincées de rythmes mexicains et cajuns ainsi que de polka germanique» (page 11).

Selon les régions et les concentrations ethniques, la proportion varie. Dans les Appalaches, Écossais et Irlandais ont distillé leur sorte de country à base de banjo. Dans les États du Sud, les hymnes gospel et le blues ont tissé un country boueux et cotonné. Variante swing popularisée au Texas par Bob Wills et ses Playboys, country hybride commercialisé à Nashville, country anti-nashvillien poussé comme de la mauvesse



SOURCE MUSÉE DE LA CIVILISATION

La sélection d'objets va de la sculpture en bronze aux toiles de peintres ayant façonné une certaine image de l'Ouest américain, des affiches en passant par des costumes ou des instruments de musique.

herbe un peu partout, il faudrait parcourir l'Amérique dans tous les sens avec une petite armée

de musicologues pour s'y retrouver. Ou s'y perdre.

Chez nous, c'est pareillement confus, avec le paramètre de la langue en plus. Toutes les nuances sont possibles. Western québécois pure laine? C'est encore et toujours l'apanage de marchés aux puces, où les compacts de Gerry et Joanne remplacent peu à peu les cassettes et les huit-pistes. Western parodique? Impossible d'oublier les frères Noël et Janvier Denuy (Claude Meunier et Serge Thériault) serinant *Bonjour Huguette*. Western alternatif à relents folkloriques? On pense aux Cowboys Fringants. Western alternatif roulé en gros pétards? Les Frères à ch'val, bien sûr. Western alternatif affectueux? Les Ours. Country récupéré à peu de frais? Pier Bédand. Country d'auteur-compositeur-interprète en tant au besoin? Michel Rivard, Stephen Faulkner. Country plus ou moins pop? Renée Martel, Patrick Norman. Country tout droit issu de Merle Haggard et George Jones? Bourbonnais Gautier. Country pétri de Hank Williams? Gildor Roy. Et ainsi de suite. Il y a presque autant d'approches que d'artistes.

Tout ça ne nous avance pas beaucoup. Seule certitude dans ce fatras de genres et de sous-genres aux appellations bien peu contrôlées, il y a bel et bien deux sortes de musique en Amérique (et ailleurs dans le monde, au demeurant): la bonne et la moins bonne. Cela dit en toute subjectivité.

Le trousseau du cow-boy

Le Musée de la civilisation a vu grand, très grand même. Pour les commissaires de *Cow-boy dans l'âme*, Dany Brown et Sylvie Thivierge, cette exposition devait refléter «un aménagement aussi vaste que l'Ouest». En tout, 1600 mètres carrés contenant plus de 700 artefacts qui proviennent des réserves du musée ainsi que des plus prestigieuses collections américaines. Cela va d'une impressionnante diligence Concord de la fin du XIX^e siècle à un bison naturalisé en passant par les gants de Buffalo Bill jusqu'à des cornes de longhorn. Une conception audacieuse, donc, pour une exposition en résonance avec un sujet d'envergure comme le country et le western.

Pour Dany Brown, il était nécessaire d'exploiter la dimension très imposante des salles. De plus, un choix s'offrait instinctivement:

«On a décidé de prendre la route comme fil conducteur de l'exposition. On invite les gens à suivre un périple qui rappelle, d'une certaine façon, celui des pionniers qui ont traversé l'Amérique pour repousser les frontières.» Au sol, le trajet est facile à suivre. Comme l'explique Sylvie Thivierge, «l'exposition explore, principalement, trois grandes valeurs des imaginaires country et western: le recommencement, l'héroïsme ainsi que l'authenticité. On tenait à ce que les gens arrivent à bien sentir la présence de l'Ouest comme un véritable défi, notamment grâce au design». Sur cette longue route sinueuse, la sélection va de la sculpture en bronze aux toiles de peintres ayant façonné une certaine image de l'Ouest américain, des affiches, des costumes ou des instruments de musique qui ont appartenu à Hank Snow et Dolly Parton. Des extraits

de films, sans oublier le décor de l'émission *Le Ranch à Willie*, de même qu'un plateau de tournage pour les plus jeunes.

Parallèlement, il sera possible d'établir de nombreux liens entre la réalité et la fiction. Chaque espace tente de réfléchir sur la nature même du phénomène. Ainsi, l'équipement traditionnel des cow-boys de la fin du XIX^e siècle côtoie celui des stars des westerns de différentes époques. Des photographies de Jean Vachon, réalisées lors de la dernière édition du Festival western de Saint-Tite, permettent aussi de mettre en évidence l'aspect intemporel de cette culture. Pour Nady Brown, « la dernière zone vise davantage à explorer l'élément festif derrière ces manifestations populaires. Il était aussi très important que la musique joue un rôle crucial tout au long du parcours. Il ne fallait ta-

mais perdre de vue le côté vivant, dynamique et permanent de ce phénomène au Québec. Les Québécois ont développé un imaginaire country et western original en fonction de leurs racines françaises et de leur américanité. Cette facette ne pouvait que ressortir à plusieurs endroits dans l'exposition».

Bien qu'il soit impossible d'énumérer tous les objets de la collection qui s'échelonnent tout au long de cette route, on remarquera les œuvres du fameux Will James, alias Ernest Dufault, qui s'est littéralement inventé une vie de cow-boy. La collection d'huiles, d'aquarelles, de photographies et de romans qui appartient à M. et Mme A. P. Hays compte parmi les trésors de l'exposition. « Ces pièces sortent d'ailleurs pour la toute première fois des États-Unis », confirme Sylvie Thivierge.

6^e édition

du 14 au 26 mai 2002

6 PAYS, 19 SPECTACLES, 13 JOURS DE COUPS DE CŒUR, D'INTENSITÉ ET DE DÉCOUVERTES THÉÂTRALES!

www.carrefourtheatre.qc.ca

Carrefour INTERNATIONAL DE THÉÂTRE Québec

Série Grands auteurs

Une présentation
LES ARTS du Maurier

Novecento
DÉSARMÉ

Montréal
D'après le conte poétique et touchant d'Alessandro Baricco



The Notebook et The Proof

DECHIRANT

Belgique flamande
Une histoire déchirante, d'après la trilogie *Le Grand Cahier* d'Agota Kristof



Chekhov

Toronto
La Russie paysanne du début du siècle mise en scène de façon bouleversante et contrastée

Theâtrallemant : UNE PREMIÈRE À QUÉBEC

Une présentation
COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE
Québec

Endstation Amerika
DÉSARMÉ

Allemagne
Une production magnifique, inspirée de l'œuvre phare de Tennessee Williams d'un tramway nommé désir



Allemagne
Une mise en scène percutante, des acteurs au jeu physique extraordinaire... d'après l'œuvre de Bertolt Brecht

Die Dreierchenmacher
DÉSARMÉ

Québec
La toute première étape de travail d'une présentation des chansons de *L'Opéra de quat'sous* de Bertolt Brecht et de Kurt Weill, mise en scène par Robert Lepage



Formes inusitées

La Méridienne
France
Un poétique fragment d'éternité orchestré par Ezéchiel Garcia-Romeu



Élargir la recherche aux départements limitrophes

BERGUSSEMENT

France
Une fable délirante : pour les amoureux du quotidien urbain

Le Génie des autres/ Unrehearsed Beauty

DÉBRIÉ

Montréal-Toronto
Un spectacle cabaret nourri de la présence du public, de la musique rock (*unplugged*) et de la danse

Série Nouvelle Garde

Camélias
Montréal
Spectacle intense et sensuel, qui revampe avec adresse l'œuvre d'Alexandre Dumas fils



La Peste

DÉSTABILISANT

Québec
Un propos de fin du monde au regard profondément humain

La Labos de la jeune création

Québec
Un rendez-vous nourri d'inattendu et de créativité bouillonnante

« OPORTET... »

DÉSORDONNANT

Théâtre d'avant-garde au rythme syncope

Mouvements intérieurs

Nesigurna Prica

DÉBOUTANT

Croatie
Une rencontre inoubliable, orchestrée par le Teatar &TD



Jimmy, créature de rêve

Montréal
Un univers surréaliste, qui émeut et amuse à la fois, créé par Marie Brassard

DÉROUTANT

Meurtre

Québec
Une histoire forte et dramatique, inspirée de la tuerie de l'Assemblée nationale

Série famille Les Gros Becs

DÉPAYSANT

Le Petit Peuple de la brume

Belgique
Une histoire touchante ponctuée de mélodies écossaises
Âge : 4 à 8 ans

Once...

Danemark
Une pièce magique et intrigante qui s'adresse à l'âme et au cœur d'enfant
Âge : 6 à 11 ans

DÉSALTÉRANT

Petit Pierre

Montréal
Une fable merveilleuse, dans un théâtre d'ombres et d'objets
Âge : À partir de 8 ans

FORAITS

ACHETEZ TÔT
POUR TOUT VOIR!

(418) 643-8131 / 1 877 643-8131 (sans frais)
JUSQU'AU 1^{er} MAI • Disponible en quantité limitée

FORAITS PASSIONNÉ

6 spectacles différents et plus : **50 %** de réduction sur le prix courant

FORAITS CURIEUX

3 à 5 spectacles différents : **30 %** de réduction sur le prix courant

FORAITS SÉRIE FAMILLE

4 personnes X 2 spectacles différents = 8 billets pour 60\$

Les forfaits « Passionné », « Curieux » et « Série famille » sont en vente en quantité limitée au Grand Théâtre de Québec et au Palais Montcalm. Les billets à l'unité sont en vente dans tout le réseau Billetterie/Admission. Les prix incluent les taxes mais excluent les frais de service. Les billets ne sont ni remboursables ni échangeables.

Culture

THÉÂTRE

Avec ou sans toi

FOOL FOR LOVE

De Sam Shepard.
Traduction: Pierre Legris.
Mise en scène: Guy Beausoleil.
Décor: Guy Beausoleil.
Costumes et accessoires: Martin Gilbert. Éclairage: Louis Côté.
Musique: Alain Jenkins.
Avec Louis-Olivier Mauffette, Marie-Anne Alepin, Jean-Dominic Leduc et Robert Lavoie.
Présenté par les Productions Kléos à la salle Fred-Barry jusqu'au 20 avril.

SOPHIE POULIOT

Entendra-t-on, un jour, assez parler d'amour? Les amours malheureuses ou mêmes interdites, particulièrement, ont toujours défrayé la manchette autant qu'elles ont nourri la littérature et la dramaturgie, pour ne parler que de ces disciplines artistiques. Dans *Fool for Love*, qui a fait l'objet d'une adaptation cinématographique dans les années 1980, c'est d'un tel amour dont il s'agit. Deux malheureux, frère et sœur par leur père, sont attirés l'un par l'autre comme des aimants. Pourtant, leur amour ne colmatra pas leurs failles respectives, bien au contraire.

La pièce de l'Américain Sam Shepard, a-ra-jeuni. May et Eddie ont 25 ans et la langue que le traducteur Pierre Le-

gris leur met en bouche est celle de la rue. Faisant écho à cette cure de jeunesse, la mise en scène de Guy Beausoleil est frénétique. Ni dynamique ou simplement énergique: elle est véritablement frénétique. À un tel point, en fait, que les courses de May d'un bout à l'autre de sa sordide chambre de motel et ses roulades au sol, de même que celles de son amant incestueux, agaceront parfois. Mis à part ces quelques excès, les mouvements et déplacements effectués par les jeunes comédiens que sont Marie-Anne Alepin et Louis-Olivier Mauffette donnent de l'allant à un drame qui aurait pu être excessivement lourd, surtout pour de jeunes acteurs.

Ce drame — celui d'un demi-frère et d'une demi-sœur qui s'aiment, blessés d'avoir dû se contenter d'un seul père pour deux familles — le duo de comédiens le rend bien. Le couple est intense; Mauffette est en outre nuancé et sensuel. Force est d'admettre, cependant, que le met-

teur en scène n'a pas su exploiter à sa pleine mesure le talent des comédiens. En effet — et cela exclut la prestation impeccable de Robert Lavoie en vieil homme de l'Ouest —, à certains moments, le spectateur ne peut faire autrement que de voir l'acteur derrière son personnage, le premier faisant tout en son pouvoir pour être fidèle aux sentiments et à la personnalité du second, sans pourtant y arriver tout à fait. C'est le cas, par exemple, quand Eddie regarde l'horizon (pose convenue s'il en est) en racontant à Martin (le nouvel ami de May) sa rencontre avec sa demi-sœur ou encore quand ce Martin est bousculé, tiré tour à tour par May et Eddie, chacun d'eux voulant s'approprier le témoin et lui raconter sa version de l'histoire. Jean-Dominic Leduc, qui défend pourtant très bien le rôle de Martin, un homme mou et intellectuellement limité, aurait dû être mieux dirigé et avoir quelque réaction lorsqu'il se fait balloter de la sorte. Ce genre de lacune dans le jeu des comédiens se présente à quelques reprises au cours de la pièce. Idéalement, l'auditoire ne devrait voir que les personnages et non leur interprète démun.

À certains moments, le spectateur ne peut faire autrement que de voir l'acteur derrière son personnage

Le décor, quant à lui, est plutôt imaginaire. Un lit, une table et des chaises à moitié enfoncées dans le sol créent une atmosphère post-cataclysmique. Le fait que le sol soit inégalement surélevé, à l'arrière de la scène, contribue aussi au climat d'instabilité qui règne. Et le père, dont la barbe, le chapeau de cow-boy et la bouteille d'alcool ne sont que quelques éléments de son attirail, est perché, sourit narquois au visage, sur la butte la plus haute de la scène. La composition de l'image est très réussie. D'ailleurs, les jeunes premiers, autant par leur apparence physique que par leur fougue, s'inscrivent parfaitement dans ce tableau et l'on croira fort aisément à leur amour dévastateur.

Sauf la direction d'acteurs qui mérite d'être légèrement resserée, *Fool for Love* est une bonne production. Courte (1h15) et bien sentie, elle produit indéniablement un impact sur l'auditoire. Elle permet en outre — et c'est précisément la vocation de la compagnie dirigée par Marie-Anne Alepin — de mettre en scène de jeunes talents, jeunes talents qu'il faut s'attendre à revoir.

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Parfois, il suffit d'un texte. Plus souvent, c'est un projet, une démarche, un événement qui expliquent que des individus se regroupent pour fonder une compagnie de théâtre — ce n'est pourtant pas qu'il en manque, un survol rapide du paysage culturel montréalais vous convaincra rapidement du contraire. Non. Si les compagnies de théâtre surgissent comme des champignons après la pluie, c'est que les troupes petites et grandes sont portées par une même volonté de dire différemment les mêmes choses importantes.

Monologue de sourd

C'est ainsi que le Théâtre de Fortune a pris forme, il y a deux ans à peine, autour d'un texte, d'un projet et d'un homme: Jean-Marie Papapietro décidait alors de monter *L'Amante anglaise* de Marguerite Duras. L'accueil du public et de la critique dépassa toutes ses espérances; la production emprunta rapidement le circuit des maisons de la Culture après sa création au Théâtre Prospero.

Ancien professeur de théâtre et de littérature, Papapietro est arrivé au Québec il y a une dizaine d'années après avoir joué pendant 20 ans dans le grand carré de sable de la création et de l'animation théâtrales en France, en Italie et en Pologne. À la fin du siècle dernier, il signe déjà quelques mises en scène (Beckett et Ionesco) au Théâtre de la Ville, à Longueuil, après avoir travaillé souvent avec ses élèves du cégep Édouard-Montpetit.

Mais dès qu'il quitte l'enseignement, Jean-Marie Papapietro souhaite mettre sur pied une compagnie consacrée à la relève, aux comédiens (jeunes et moins jeunes) mal connus. Et aux textes qui parlent «à la sensibilité contemporaine» comme on dit. Comme ce «dramolette» de Thomas Bernhard, *Match*, qu'il présente à la salle intime du Théâtre Prospero, dès mardi et jusqu'au 20 avril.

«*Match n'a jamais été joué ici*», explique d'abord le metteur en scène. «*C'est un petit texte qui fait partie de ces quelque 60 "dramolettes" écrits par Thomas Bernhard et que l'on ne*

monte que très peu parce qu'ils sont trop courts, souvent à peine esquissés. On imagine facilement cette diarrhée verbale couler d'un seul élan, d'un même rythme; mais on peut aussi penser qu'une telle violence ordinaire se construit par couches, par strates accumulées l'une sur l'autre, à petite dose quotidienne. C'est pour cela que nous avons plutôt décidé de ponctuer le texte de silences afin de le faire respirer et que nous en avons fait une production d'une heure.» On sera surpris par le côté extrêmement actuel de *Match* qui met en scène un couple ordinaire crouissant dans l'ennui et la médiocrité. Lui, Kroll, est flic et regarde un match de foot à la télé; et elle, Maria, attend que ce soit fini pour aller au lit. En transposant à peine, on retrouve là une situation de couple de plus en plus universelle. Sous les cris de la foule qui sortent du téléviseur, le monologue de sourd que poursuit la femme n'est ponctué que par les rots et les grognements de son mari. «*On parle ici de haine à peine contenue, de racisme ordinaire, de frustration et de ressentiment*», précise Papapietro.

Petite vie

Comme par hasard, le texte de Thomas Bernhard se profile sur un fond de violence et de tension sociale. On saura rapidement que le flic a dû «contrer» quelques manifestations d'étudiants ou de sans emplois. Et que le match est double: celui que se livrent les deux équipes à la télé n'est que le repoussoir des tensions que vivent les deux époux. Mais ce que Papapietro et son équipe ont d'abord voulu mettre en relief c'est la construction presque rituelle de la tension entre les deux protagonistes. «*On saisira vite*, poursuit le metteur en scène, *que ce n'est pas la première fois que la scène se passe. Kroll et Maria n'en sont pas à leur premier match; on peut penser qu'ils sont plongés au milieu du tournoi de la Coupe du monde ou l'équivalent. La tension est palpable, mais c'est une sorte de tension ordinaire, habituelle, qui fonctionne sur le vide, sur l'absence et le déni total de l'autre. Elle pourrait lui dire n'importe quoi, il s'en fout complètement.*» Comme dans la vraie vie souvent, ils ne s'écoulent même plus...

SOURCE THÉÂTRE DE FORTUNE
Jean-Marie Papapietro

Reniés, déniés dans leur existence par un simple match de foot et par le vide qui les condamne l'un à l'autre, les deux personnages — Kroll par son silence tout autant que Maria par ses mots — en viendront rapidement à enligner les lieux communs, les clichés réducteurs puis les monstruosités comme seul système de pensée. Tout y passera: le métissage, l'invasion des immigrants clandestins, le chaos des zones et la nécessité de voir un «homme à poigne» prendre les rênes de l'État...

Thomas Bernhard livre peu d'indications scéniques dans son texte.

Mais le long monologue provocateur de la femme et les réactions grotesques de son mari font presque penser à un épisode de *La Pite Vie* plutôt qu'à Virginia Wolfe. «*C'est paradoxalement la principale raison pour laquelle nous n'avons pas adapté la pièce en joual*, reprend Jean-Marie Papapietro. *Les références historiques à Hitler et à des événements d'actualité auraient perdu des couches de sens si on les avait adaptés dans la langue d'ici. Mais même si Thomas Bernhard dénonçait la bonne conscience et le racisme à la petite semaine de ses compatriotes autrichiens, le contexte absurde est similaire. Et le niveau de langue également populaire, ce qui correspond assez bien au dialecte viennois argotique de la version originale. Il faut souligner d'ailleurs que la traduction de Claude Porcelle est remarquable et rend bien la musique de la langue de Bernhard.*»

Après *Match*, Jean-Marie Papapietro et le Théâtre de Fortune préparent un texte de Robert Pinget, *Abel et Bela*, qui sera monté au Théâtre Denise-Pelletier en décembre. Mais la compagnie entend mettre bientôt en chantier un vaste projet Kafka en adaptant *Le Château* pour le théâtre d'ici 2004. Déjà une quinzaine de personnes, comédiens, concepteurs et techniciens réunis, planifient des ateliers. On en reparlera peut-être...

LE FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES PRÉSENTE

THÉÂTRES DU MONDE

4^e édition

Du 8 au 18 mai 2002



De Onderneming ~belgique

Du roman à la scène, le chef d'œuvre d'Agota Kristof, cynique et impitoyable, cogne fort!

The Notebook

LE GRAND CAHIER
8 et 9 mai à 20h / Usine C

The Proof

LA PREUVE
10 mai à 20h / Usine C
D'APRÈS Agota Kristof
ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE De Onderneming
En anglais avec surtitres françaisPROGRAMME DOUBLE Samedi 11 mai
The Notebook à 18h et The Proof à 21h
POSSIBILITÉ DE SOUPER SUR PLACE ENTRE LES DEUX SPECTACLES

Societas Raffaello Sanzio ~italie

Images visionnaires d'une grande puissance lyrique.
La Genèse selon Castellucci!

Genesi

FROM THE MUSEUM OF SLEEP
DE Romeo Castellucci
Spectacle sans paroles
9-10-11 mai à 20h / Théâtre Denise-Pelletier

Volkshühne am Rosa-Luxemburg-Platz ~allemagne

Le subversif metteur en scène allemand détourne le Tramway nommé Désir. Déroulement!

Endstation Amerika

UNE ADAPTATION D'UN TRAMWAY NOMMÉ DESIR
DE Tennessee Williams
MISE EN SCÈNE Frank Castorf
En allemand avec surtitres français et anglais
13-14 mai à 20h / Monument-National

da da kamera ~canada

Solo endiablé, drôle et touchant, porté par la virtuosité d'acteur de Daniel MacIvor.

Cul-de-sac

CRÉATION DE Daniel Brooks et Daniel MacIvor
COPRÉSENTATION USINE C / FTA
En anglais
16-17-18 mai à 20h / Usine C

ABONNEMENTS

3 ou 5 spectacles
disponibles jusqu'au 27 avril

www.fta.qc.ca

Articulée

1182, boul. St-Laurent
(514) 844-2172514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

L'AUTRE

Une création envoûtante — peut-être même la plus envoûtante de toutes les œuvres de Vasconcelos depuis les dernières années — originale et particulièrement imaginative, où les anges sont déçus et la quête de soi sans fin. Réellement poétique.

Andrée Martin, Le Devoir

L'Autre prouve sans nul doute qu'il n'existait pas de meilleur moyen que la puissance métaphorique des chorégraphies de Vasconcelos pour capter sur scène la inapposée perpétuelle des rapports entre les hommes.

Christian St-Pierre, LES CAHIERS DE THÉÂTRE JEU

L'Autre is a stunning integration of dance and theatre performed with awe-inspiring grace, intensity and passion.

Sarah Gignac, THE OTHER PRESS - VANCOUVER

The primal joy of dancing (and running) until you drop is celebrated. Just when you think the revels are ended, there's one more exuberant fling... Bravely innovative.

Pat Donnelly, THE GAZETTE

Envoûtant et paradoxal. Comme le rêve.

Pierre Thibault, ICI MONTREAL

Mise en scène et chorégraphies
Paula de Vasconcelos

Décor

Raymond Marius Boucher

Costumes

Louis Hudon

Anne-Marie Veevaete

Lumières

Jean-Charles Martel

Avec

Daniel Desputeau

Gregory Hady

Anne Le Beau

Carla Ribeiro

Bruno Schiappa

Catherine Sénart

Paul-Antoine Taillefer

MATINÉE
le dimanche 7 avril
à 15h00Une production de
PIGEONS
internationalà l'USINE C
du 4 au 13 avril
billets: 521-4493

Le Théâtre de La Manufacture présente

Howie le Rookie

du 19 MARS au 27 AVRIL 2002

de Mark O'Rowe traduction: Olivier Choinière
mise en scène: Fernand Rainville
avec: Maxime Denommée et Claude Despins

Une puissance dramatique indéniable... un humour sombre comme la Guinness... un des sommets de la saison. *Le Devoir*
Quel coup en plein cœur... du grand art tout en finesse... une parabole du XXI^e siècle. *La Presse*
Un morceau de bravoure pour deux solides comédiens... une langue rythmée et concise, vivante, incarnée... *Voir*
On est sur le bout de notre chaise... S'ils arrêtaient leur récit, on les supplierait de continuer. *Les choix de Sophie, Télé-Québec*
On a l'impression d'être dans l'histoire avec l'acteur... une résonance très actuelle. *A voir, Montreal Express, SRC*

Admission: 514-790-1245
LE DEVOIR

LA LICORNE
4559, Papineau, Montréal
Réservations: 514-523-2244
www.theatrelalcorne.com

ALIS...ou2

(France)

ALIS est par excellence
l'art de notre époque:
celui qui reste à inventer.
Laurence Louppe

3 soirs seulement

Avec les mots, ils créent des images et avec les images, des mots.
Duchamp et Pirex ne sont pas très loin.
Libération

Ils mettent la réalité sous des yeux pour la découvrir,
construisant un théâtre d'objets et de mots, comme autant de pièges
qui culbutent le sens, transcendent les certitudes.
Le Monde

18 au 20 avril
USINE C
514.521.4493 514.790.1245

Culture

DANSE

Naître, aimer et mourir

Dans *Strata*, la dernière création de Pierre-Paul Savoie, ce sont les personnes âgées qui sortiront du silence

ISABELLE POULIN

Pierre-Paul Savoie est un chorégraphe touche-à-tout qui aime bien sortir la danse de ses cadres habituels et aller chercher le public là où il pourrait se trouver. C'est ainsi qu'il s'est infiltré, ces dernières années — et la danse avec lui —, dans des événements de masse comme la soirée Musique du Cirque du Soleil, au Festival de jazz, où il assurait la direction chorégraphique, ou encore dans la grande parade du 350^e anniversaire de Montréal, à laquelle participaient près de 300 danseurs. Et comme l'artiste est aussi très engagé dans son milieu — il préside le Regroupement québécois de la danse depuis deux ans —, il n'est pas étonnant que les créations pour sa propre compagnie se comptent sur les doigts d'une seule main. Après *Bagne*, la mémorable, qui diffuse ses ondes de choc depuis près de dix ans, en version pour hommes puis pour femmes, le prochain spectacle, intitulé *Strata - Mémoires d'un amoureux*, est, c'est le moins qu'on puisse dire, très attendu.

Pas d'esbroufe chez Pierre-Paul Savoie. L'homme aime les gens, s'en approcher et leur parler avec tous les langages qu'il connaît, dont, bien sûr, la danse. Toucher le grand public avec la danse, aller vers lui pour qu'il puisse la découvrir est une préoccupation constante: «Ma philosophie est plus populiste qu'élitiste. C'est très important pour moi de rejoindre le public, lui faire aimer la danse. Souvent, en danse contemporaine, les spectateurs disent qu'ils ne comprennent pas. Il faut dire que les gens sont habitués à une façon de raconter, avec le cinéma et la télévision. Quand je présente une création au public, je m'interroge sur la façon dont il va la percevoir, où il va regarder,



George Molnar (au premier plan), Tom Casey et Katie Ward dans *Strata* de Pierre-Paul Savoie.

ce qu'il va ressentir... Je pars de ma propre sensibilité mais j'essaie de la rendre universelle. J'aurai devant moi un public, alors j'essaie de me faire petit, très vulnérable pour lui transmettre ce qui, moi, me fascine: les êtres humains. J'essaie de porter toute l'humanité, d'éliminer le superficiel pour aller au cœur des gens.»

Une conscience sociale aigüe

Cette forte sensibilité, chez Pierre-Paul Savoie, est doublée d'une conscience sociale aigüe. Il lui importe de donner une voix, une place, à ceux qui n'en ont pas. Les géolés en tout genre, les prisonniers de toute nature ont pu se retrouver dans *Bagne*. Dans *Strata*, ce sont les

personnes âgées qui sortiront du silence. Le chorégraphe a en effet choisi de mettre sur scène deux interprètes âgés, Elizabeth Langley et George Molnar, deux artistes reconnus, une décision qui constitue en soi une prise de position: «C'était très important pour moi d'avoir des personnes âgées sur scène, souligne le chorégraphe. La profondeur du propos est là, parce qu'eux, ils sont là.» Elizabeth Langley vit de danse depuis près de 50 ans comme interprète, chorégraphe et professeure à l'université Concordia, où elle a contribué au développement du programme de danse contemporaine. Le mime George Molnar est toujours très actif sur scène: on a pu le voir ces dernières années

entre autres avec Carbone 14. Ils seront au centre d'une histoire, celle d'un couple qui s'est aimé durant des décennies, une histoire d'amour vue par celui qui a survécu à l'autre. La mémoire de l'un ira rejoindre le trajet de l'autre après la mort. Les repères dans ce va-et-vient dans le temps et la mémoire seront aussi assurés par un couple plus jeune, Katie Ward et Tom Casey, qui est en réalité le même: «*Strata, c'est un rappel des grands moments de la vie: naître, aimer, mourir... J'ai créé des tableaux inspirés de ces thèmes-là et j'ai laissé la poésie apparaître*», dit le chorégraphe.

La création de *Strata*, une pièce multimédia, a connu quelques aléas, si bien que la première à Montréal a dû être retardée. Qu'à cela ne tienne, Pierre-Paul Savoie y voit des aspects positifs, ce délai lui ayant permis entre autres de parvenir à une plus grande maturité de réflexion sur le vieillissement, la mort et tout ce qui lui précède. L'équipe qu'il a réunie est constituée du compositeur suédois Åke Parmrud, du concepteur visuel Yves Labelle, de la scénographe Cheryl Catterall, de l'éclairagiste François Roupinian et de la costumière Meredith Caron. La voix étrange et belle qu'on entendra est celle de Mireille Leblanc, qui chante aujourd'hui après avoir longtemps dansé. Il y aura donc profusion d'images, question de voir le détail, dit Pierre-Paul Savoie, qui s'empresse d'ajouter: «La réalité des corps est là, la pièce ne tient quasiment que sur elle...»

STRATA - MÉMOIRES D'UN AMOUREUX

Présenté par la compagnie PPS Danse à la salle Pierre-Mercure, à Montréal, du 9 au 13 avril et à la salle J.-Antonio-Thompson, à Trois-Rivières, le 7 mai.

CINÉMA

Jeune Parisienne cherche grand air

UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS

De Christian Carion. Avec Michel Serrault, Mathilde Seigner, Jean-Paul Roussillon, Frédéric Pierrot, Marc Berman, Françoise Bette. Scénario: Christian Carion, Eric Assous. Image: Antoine Heberlé. Montage: Andrea Sedlacikova. Musique: Philippe Rombi. France, 2001, 103 minutes.

MARTIN BILODEAU

Même si les apparences semblent indiquer le contraire, il n'est pas vraiment question de choc des cultures, au sens où on l'entend habituellement, dans ce très beau premier long métrage du Français Christian Carion. Le moteur d'*Une hirondelle a fait le printemps* est plutôt un choc générationnel, esthétique en contrebasse, axé sur la rencontre d'une jeune Parisienne qui rêve de grand air (Mathilde Seigner) et d'un vieux paysan (Michel Serrault) qui étouffe dans le sien.

Élève modèle formée par le ministère de l'Agriculture, Sandrine achètera la ferme d'Adrien, qui pose une condition à la vente: habiter sur la ferme pendant encore 18 mois. Isolés sur ce haut plateau du Vercors, les deux êtres que rien n'oppose sinon eux-mêmes s'ignorent d'abord souverainement. Sandrine inaugure un gîte de montagne et s'occupe de la ferme et de son troupeau de chèvres laitières tandis qu'Adrien, seul dans sa cuisine, maugrée en la regardant réussir et lui tend des pièges pour qu'elle réclame son secours. C'est grâce à un de ces pièges que tous deux découvriront, à tâtons et au plein cœur de l'hiver, qu'ils peuvent s'aimer comme père et fille.

Film sur un héritage rural torpillé, le film de Carion, lui-même ex-ingénieur pour le ministère de l'Agriculture, assimile dans sa fiction le discours de la Confédération paysanne dirigée par José Bové: le productivisme qui a ruiné les paysans, l'industrie agroalimentaire qui a effacé dans la tête des consommateurs toute notion de cycle saisonnier (en réclamant par exemple de la

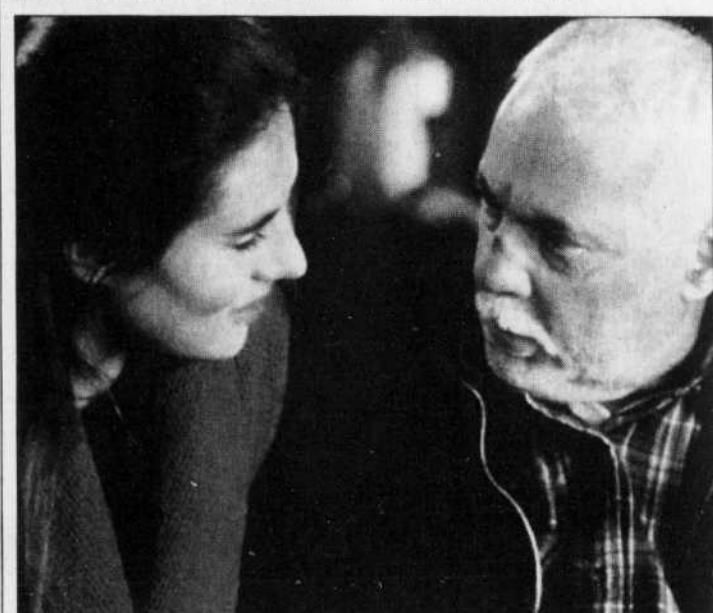
laitue en janvier), la désertion massive des campagnes et, en parallèle, le retour à la terre de poignées de citoyens désireux de renouer avec les traditions agricoles.

Les vingt premières minutes relatent deux ans d'histoire, comme si le cinéaste avait voulu, à grands coups d'accélérateur, nous hisser sur le plateau de son histoire. Puis, le temps s'installe, dans sa cadence rurale à laquelle elle s'habitue tandis que lui, au crépuscule de sa vie, réclame qu'il ralentisse encore un peu plus.

Carion gère habilement les conflits interpersonnels de ses deux héros (conflits parfois arbitrés par un ami d'Adrien, joué par Jean-Paul Roussillon, qui vient tromper son ennui sur la ferme) et illustre avec sensibilité les victoires et défaites, la violence et la tendresse, qui composent le quotidien de la ferme. Cela dit, le film présente aussi des invraisemblances et des libertés dramaturgiques malheureuses. Ainsi, on nous répète que Sandrine fabrique du fromage et le vend par Internet sans que des images, ne fût-ce que celles de ses installations fromagères, ne viennent le confirmer. Le montage à la hache, par lequel Carion voulait manifestement accentuer le caractère rustique de son histoire, génère lui aussi maladroites et malentendus.

Au delà de ces quelques accrocs, *Une hirondelle a fait le printemps* est un film d'acteurs, souvent émouvant, une sorte de lieu, suspendu entre ciel et terre, où fantasmagorie et réalité satisfaisaient les conditions d'une réconciliation.

Michel Serrault campe avec crédibilité et retenue un homme qui a donné sa vie à l'agriculture et dont les derniers souvenirs, avant l'arrivée de sa successeur, étaient ceux d'un malheur qui a jeté l'opprobre sur sa ferme. Devant lui, Mathilde Seigner semble avoir approivoisé cette énergie ronchon qu'elle a surexploitée jusqu'ici (dans *Betty Fisher*, de plus récente mémoire) pour révéler une finesse et une grâce qu'on ne lui connaissait pas. Cette belle hirondelle vole ici mieux que jamais.



Mathilde Seigner et Michel Serrault dans *Une hirondelle a fait le printemps* de Christian Carion.

Le Théâtre de Fortune présente

Du 9 au 20 avril 2002

au Théâtre Prospero
(salle intime)
1371, rue Ontario est
Réservations :
514-526-6582
Admission :
514-790-1245

MATCH
de Thomas Bernhard

Mise en scène
Jean-Marie Papapietro
avec
Sasha Dominique
Luc Vincent
Marco Fortier
Raymond Medza
Traduction
Claude Porcell

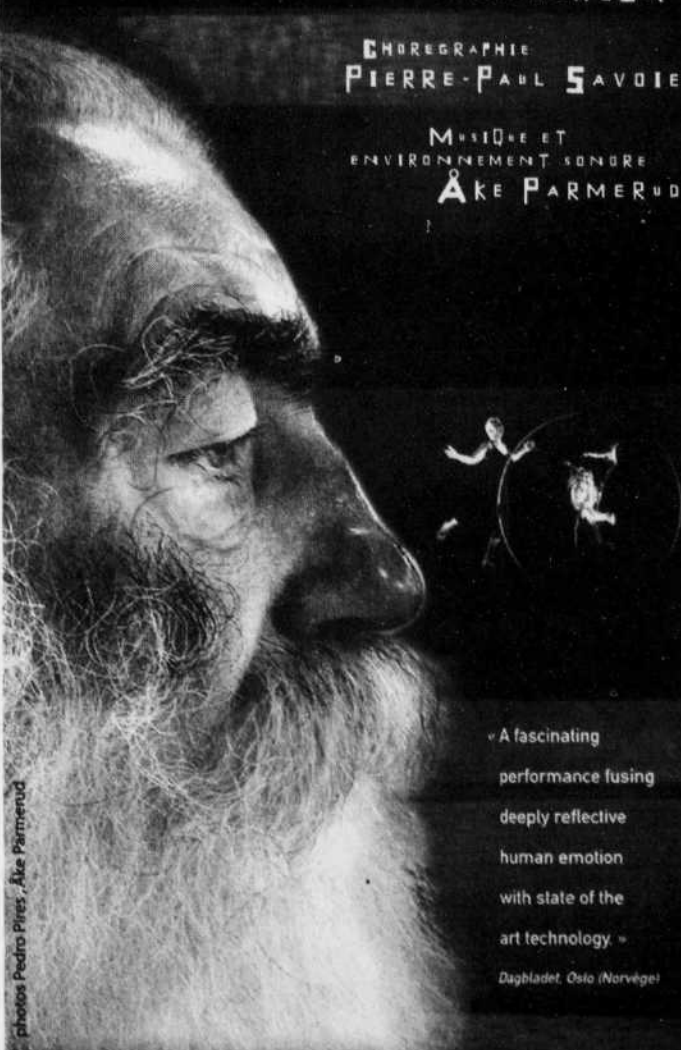


UNE ŒUVRE CHORÉGRAPHIQUE MULTIMÉDIA DE
PPS DANSE

STRATA

MÉMOIRES D'UN AMOUREUX

CHORÉGRAPHIE
PIERRE-PAUL SAVOIE
MUSIQUE ET
ENVIRONNEMENT SONORE
ÅKE PARMERUD



« A fascinating
performance fusing
deeply reflective
human emotion
with state of the
art technology »
Dagbladet, Oslo (Norvège)

9 AU 13 AVRIL - 20 hrs



Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure

300, boul. de Maisonneuve Est (metro Berri-UQAM) Billetterie: 514 987 6919
Réseau Admission: 514 790 1245 www.admission.com

CONCEPTS

MEREDITH CARON CHERYL CATTERALL
YVES LABELLE FRANÇOIS ROUPINIAN

AVEC

GEORGE MOLNAR ELIZABETH LANGLEY
TOM CASEY KATIE WARD MIREILLE LEBLANC

www.ppsdanse.com



UNE ŒUVRE CHORÉGRAPHIQUE DE
JEAN-PIERRE PERREAULT

NUIT

SUPPLÉMENTAIRES
17-18-19-20
24-25-26-27 AVRIL

ESPACE CHORÉGRAPHIQUE DE LA FONDATION JEAN-PIERRE PERREAULT, 2022 rue Sherbrooke Est (angle de Lorimer)
Billetteries: Usine C: (514) 521-4493 Admission: (514) 790-1245



Le cinéma Pour l'horaire complet, consultez **L'agenda**

Culture

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

Le désordre absolu

La grande comédienne française Jeanne Moreau incarne Marguerite Duras dans *Cet amour-là* de Josée Dayan qui prendra l'affiche vendredi prochain à Montréal.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Elle chanta *India Song* avec des accents rauques un peu brisés, joua dans l'adaptation cinéma de *Moderato Cantabile* et du *Marin de Gibraltar*. Jeanne Moreau fut également la voix de *L'Amant*, que Jean-Jacques Annaud tira du célèbre roman de Duras. La comédienne hante et nourrit depuis longtemps l'univers durassien. Or, vendredi prochain, sort dans nos salles *Cet amour-là* de Josée Dayan, film dans lequel Moreau incarne Duras au soir de sa vie, à travers ses rapports étranges avec Yann Andréa, ce jeune homme qui partagea durant 16 ans la vie de l'auteur de *L'Amant* jusqu'à sa mort en 1996.

Mais Duras et Jeanne Moreau furent également de grandes amies. L'actrice a connu l'écrivaine en 1958 en cherchant à acquiescer les droits cinématographiques de son roman *Les Petits chevaux de Tarquinia*. Le projet n'a jamais abouti mais les liens étaient tissés. «J'étais en plein chagrin d'amour

d'avec Louis Malle, comme une vraie héroïne durassienne, évoque Jeanne Moreau rejointe à Paris par téléphone. Alors on buvait pas mal et on rigolait aussi. J'aimais son goût de la démesure. N'a-t-elle pas dit un jour qu'il fallait garder précieusement le désordre absolu? J'aimais dans son œuvre sa folie répétitive à la limite de l'insanité, cette jouissance qu'elle tirait du malheur. Elle n'est jamais rentrée dans le rang. D'ailleurs comment peut-on y arriver?»

Jeanne Moreau, qui a lu tout Duras, affirme ressentir une passion pour les écrivains. Elle en a beaucoup fréquentés au cours de sa vie, d'Anaïs Nin à Henry Miller en passant par Duras, Patricia Highsmith et Joyce Carol Oates. «Tous ont la même pulsion démente de transformer des actions anodines en quelque chose d'excessif.»

Les deux femmes furent amies de 1958 à 1973 puis un jour, la vie les a séparées. «Les gens s'attachent passionnément à Marguerite... et faisaient le vide autour d'elle.» La Duras des dernières années qui cohabitait avec le jeune



Jeanne Moreau dans le rôle de Marguerite Duras et Aymeric Demarigny dans celui de Yann Andréa Steiner.

Yann Andréa Steiner, Jeanne Moreau ne l'a pas fréquentée. «Mais quand Yann a écrit *Cet amour-là* sur son passé avec Marguerite, il a voulu me rencontrer, explique-t-elle, dans le but de l'adapter au théâtre pour une lecture à deux voix. J'ai pensé que ça ferait un film époustouflant et comme j'avais travaillé avec Josée Dayan pour la télévision, je me suis tournée vers elle afin de le diriger. Alors voilà.»

Yann Andréa et Marguerite Duras vécurent un amour non conventionnel, avec un parfum scandaleux. «Elle était à sec depuis dix ans, n'écrivait plus. Après une correspondance de sept ans avec elle, il désirait se tuer au lendemain de sa rencontre avec elle, mais il s'est installé à demeure. Leur relation a fécondé l'écriture de Marguerite pour l'aider à devenir un auteur de premier plan. Cette

femme qui abusait de son pouvoir et réclamait le corps de son compagnon, qui l'a pris comme secrétaire et comme amant, cette femme âgée aux côtés d'un jeune homme homosexuel, portait tout le mystère de leur amour.»

Jeanne Moreau n'avait pas envie d'imiter les tics et les mimiques de Duras. «Il s'agit d'une transposition artistique. Voyez-vous, entrer dans un film, c'est prendre un train qui ne s'arrête dans aucune gare. Ma connaissance de Marguerite ne changeait rien à l'affaire. Je suis une comédienne, alors je l'ai oubliée complètement. Après avoir lu et relu mes répliques, je devenais un personnage né d'elle-même. Marguerite a d'ailleurs fini sa vie comme une de ses héroïnes. Mais non, je ne la connais pas mieux après l'avoir incarnée à l'écran. Un être humain, c'est un tel mystère et on a tant de mal à se connaître soi-même. A mon âge, je commence à peine à y arriver.»

Jeanne Moreau se dit épatée par son partenaire de jeu, Aymeric Demarigny qui joue Yann. «Jo-

sée Dayan a rencontré 300 garçons avant de le trouver. Il a ce côté indéfinissable qui nous fait comprendre que son personnage n'est pas un gigolo mais quelque chose de plus.»

Quand on demande à Jeanne Moreau pourquoi la dimension homosexuelle de Yann Andréa a été évacuée du film, elle répond que c'est à la demande de celui-ci. «Ce n'est pas qu'il avait honte de son orientation, mais il disait que ça ne changeait rien au type de relation qui fut la leur.»

Jeanne Moreau est déjà sortie de la peau de Duras. Elle va tourner un film cet été inspiré d'un retour dans un camp de concentration, plusieurs décennies après l'horreur. Elle travaille aussi sur une adaptation au théâtre de *Phèdre*, non pas celle de Racine mais du poète grec Yannis Ritsos. «Une *Phèdre* surprenante que je mettrai en scène aux Bouffes du nord en 2003-04, révèle la comédienne, avec l'espoir ensuite d'une tournée internationale, jusqu'au Québec j'espère.»

Clichés hollywoodiens

BIG TROUBLE

Réalisation: Barry Sonnenfeld. Scénario: Robert Ramsay et Matthew Stone, d'après le roman de Dave Barry. Avec Tim Allen, Rene Russo, Stanley Tucci, Tom Sizemore, Johnny Knoxville, Dennis Farina, Jack Kehler, Jason Lee, Sofia Vergara. Image: Greg Gardiner. Musique: James Newton Howard.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Big Trouble devait sortir peu après le 11 septembre et a dormi quelques mois sur les tablettes de Buena Vista Pictures en attendant des jours meilleurs. Il faut dire que certaine scène de bombe placée dans un avion, d'espionnage de contrôle incompetents et corrompus, de chasseurs de l'armée suivant l'avion commercial plein de passagers innocents pour le détruire, rappelaient trop certains événements traumatisants. Mieux valait donc laisser passer quelques mois avant de lancer cette comédie dans les cinémas.

On devait déjà à Barry Sonnenfeld *The Addams Family*, *Get Shorty* et *Men in Black*. Avec *Big Trouble*, il livre un film beaucoup moins réussi que les précédents, avec des gags parfois grinçants (le meilleur côté de la chose) et une intrigue échevelée absurdo-burlesque aux ficelles trop épaisses pour arracher un sourire bien longtemps. Le film est adapté du roman de Dave Barry, qui fut journaliste au *Miami Herald* et a tricoté ensemble des situations loufoques de crise croisées sur sa route.

Chant choral mêlant des personnages de toutes origines liés par une mystérieuse valise appelée à changer le cours de leur vie, *Big Trouble* mariera à Miami l'histoire d'un père divorcé (Tim Allen), d'une épouse malheureuse (Rene Russo), d'un homme d'affaires véreux (Stanley Tucci), d'un hippie ahuri (Jason Lee), d'un paquet de



Dans *Big Trouble*, Barry Sonnenfeld s'amuse avec les clichés de la société américaine: culte de l'argent, publicité à outrance, absence de morale.

truands et d'adolescents amoureux lancés dans une abracadabrante

aventure (Zoëy Deschanel et Ben Foster), sans oublier des policiers

et une jolie servante (Sofia Vergara). Couples qui s'effiloquent ou se forment, quiproquos entre des jeux d'ados qui se poursuivent avec des fusils à eau et des truands qui jouent vraiment du pistolet, le gros de l'action se déroule dans une maison cosseuse où un couple mal assorti n'en peut plus de se supporter et tout finira à l'aéroport après un rocambolesque épisode. Sonnenfeld s'amuse avec les clichés de la société américaine: culte de l'argent, publicité à outrance, absence de morale. Jouant de gros plans et d'arrêts sur image, il force le trait pour appuyer l'humour des situations, mais tout déboule tellement vite que de cette bouillie émerge surtout une impression de trop-plein mal digéré. Trop de personnages (14 rôles principaux), trop de péripéties empêchent de creuser un ou plusieurs thèmes et la comédie hollywoodienne entre en débâcle avant d'avoir pu trouver sa vitesse de croisière.

GAGNANTE AUX OSCARS
Halle Berry - Meilleure actrice

GAGNANTE
Meilleure actrice

LE BAL DU MONSTRE

16 À L'AFFICHE!

VERSIION FRANÇAISE
FAMOUS PLAYERS
PARISIEN
VERSIION ORIGINALE ANGLAISE
CINÉMA DU PARC
LE FORUM 22
FAMOUS PLAYERS
F&S GREENFIELD PARK
POINTE-CLAIRE

«MORGAN FREEMAN ET ASHLEY JUDD SONT EXTRAORDINAIRES. UN THRILLER AU RYTHME RAPIDE AU TOURNANT INATTENDU.»
Bibi Zwecker, WFLD-TV, CHICAGO

«FANTASTIQUE! D'UN SUSPENSE SANS FIN.»
Earl Dittman, WIRELESS MAGAZINE

«UN GAGNANT!»
Jim Ferguson, KMSB-TV, TUCSON

«FASCINANT!»
Tony Toscano, KJZZ-TV, SALT LAKE CITY

ASHLEY JUDD MORGAN FREEMAN
CRIMES ET POUVOIR
version française de «HIGH CRIMES»

Tout ce que vous croyez. Tout ce que vous savez. Est peut-être un mensonge.

Twentieth Century Fox Home Entertainment Presents. Une production de New Regency/Manifest Film Company/Monarch Pictures.
Avec CARL FRANKLIN, ASHLEY JUDD, MORGAN FREEMAN, CRIMES ET POUVOIR, JIM CAVIEZEL, AMANDA PEET, TOM BOYER, GRAEME REVELL, NADON DESPRES, SHAREN DAVIS, CAROLE KRAVETZ, AYKACHTAN, PAUL PETERS, THEO VAN DE SANDE, LISA HERSH, KEVIN REID, JOSEPH FINER, ARNOUD MILCHAD, JANEY HANG, JESSE B. FRANKLIN, CARL FRANKLIN.

CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN	FAMOUS PLAYERS STAROTTE MONTREAL	MEGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18	MEGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14	LES CINÉMAS LANGELIER 6	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place)	CINÉPLEX ODEON ST-BRUNO
MEGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16	FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL	CINÉMA ST-EUSTACHE	CINÉPLEX ODEON CARREFOUR DORION	CINÉPLEX ODEON PLAZA DELSON	CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE	MEGA-PLEX GUZZO TERREBONNE 14
LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 8	CINÉPLEX ODEON CHATEAUGUAY ENCORE	GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE	CAPITOL ST-JEAN	CINÉ-ENTREPRISE PLAZA REPENTIGNY	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME	CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE
13 À L'AFFICHE! ✓ SON DIGITAL LAISSE-PASSER REFUSÉS						
VERSIION ORIGINALE ANGLAISE						
FAMOUS PLAYERS PARAMOUNT	CINÉPLEX ODEON COUSSE KIRKLAND	CINÉPLEX ODEON CAVENISH (Mall)	CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES	LES CINÉMAS GUZZO LASALLE (Place)	LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11
MEGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18	MEGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14	FAMOUS PLAYERS DORVAL	FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL	CINÉMA ST-EUSTACHE	CHÂTEAUGUAY	CINÉMA PNE STE-ADELE

«BOULEVERSANT.» Studio Magazine
«MAGNIFIQUE!» Paris Match

Pour elle, tout commence enfin.
Pour lui, tout peut recommencer...

MICHEL SERRAULT MATHILDE SEIGNER

une hirondelle a fait le printemps

CHRISTAL FILMS un film de CHRISTIAN CARION www.christalfilms.com

À L'AFFICHE! FAMOUS PLAYERS PARISIEN ✓ MEGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16 ✓ SON DIGITAL

★★★★★

«Un film jeunesse MÉGA FULL COOL!»
Louise Blanchard, Le journal de Montréal

CLAUDE VEILLET et JACQUES BONIN se collaborent avec **Tim Hortons**

présentent

Marie-Chantal Perron
Gildor Roy

«Absolument merveilleux!»
Catherine Vachon, Salut Bonjour, TVA

«Un film a-d-o-r-a-b-le!»
Le journal de Montréal

«On sort de la représentation avec un sourire. Un peu comme si on avait rencontré une cousine d'Amélie Poulain.»
Sonia Sarfaty, La Presse

La mystérieuse mademoiselle C.

Un film de RICHARD CIUPKA Scénario et dialogues de DOMINIQUE DEMERS

VISION 4 4113 882.3 M www.christalfilms.com/mysterieusemilic CHRISTAL FILMS

À L'AFFICHE!

VERSIION FRANÇAISE	VERSIION ORIGINALE ANGLAISE
MONTREAL	PARISIEN
TASCHEREAU 18	COLOSSUS LAVAL
TERREBONNE 14	STE-THERÈSE 8
CHATEAUGUAY ENCORE	ST-HYACINTHE
ST-JEAN	PLAZA REPENTIGNY
ST-JÉRÔME	ST-BASILE
VALLEYFIELD	ST-HYACINTHE

Culture

CINÉMA

Pour détricoter les codes du racisme

Des cinéastes d'expérience tournent sur des scénarios écrits par des jeunes de 16 à 26 ans

PAS D'HISTOIRES - 12 REGARDS SUR LE RACISME AU QUOTIDIEN

Réalisation: Vincent Lindon, Émilie Deleuze, Paul Boujenah, Catherine Corsini, Philippe Liorot, Xavier Durringer, Yamina Benguigui, Yves Angelo et François Dupeyron, Fanta Régina Nacro, Philippe Jullien, Jean-Pierre Lemouland et Philippe Jullien, Christophe Otzenberger. À Ex-Centris.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Les films à sketches causent souvent problème: intérêt inégal, fils décousus. On accroche ici pour mieux décrocher plus tard tant il manque une unité de style. Rien de tel avec *Pas d'histoires*, collage de films orchestré en France par Dire, faire contre le racisme et la maison de Bertrand Tavernier, Little Bear. Douze courts métrages ont été réalisés par des cinéastes d'expérience sur des scénarios écrits par des jeunes de 16 à 26 ans sur le thème du racisme. Certains sont remarquables. Tous intéressent. Vincent Lindon, Émilie Deleuze, Paul Boujenah, Catherine Corsini et Philippe Liorot ont été mis à contribution aux côtés de plusieurs autres. On en sort troublé et ému.

La plupart des films abordent le racisme au quotidien, comme *Petits riens* de Xavier Durringer, subtile chronique d'un Français d'origine maghrébine en butte à la suspicion générale: dans une boîte de nuit, sur la route où des policiers l'interpellent, à l'embauche où un poste lui passe sous le nez. Ailleurs, comme dans *Mohamed* de Catherine Corsini, c'est la tristesse d'un enfant noir qui nous bouleverse alors qu'il veut rejeter son prénom en pensant ainsi changer de



Pas d'histoires est un collage de films orchestré en France par Dire, faire contre le racisme et la maison de Bertrand Tavernier, Little Bear.

peau. Poignant également, *Pimprelle* de Yamina Benguigui, l'histoire de cette belle Marocaine aux cheveux noirs venue incarner une fée à une fête d'enfants, qui se voit reçue comme un chien dans un jeu de quilles. Car une fée n'est-elle pas toujours une blonde aux yeux bleus? Beau film aussi que celui de Vincent Lindon *Le Prince*

charmant, dans lequel une jeune fille de bonne famille reçoit les lettres enflammées et inspirées d'un amoureux transi. Or, acceptant un rendez-vous, elle voit venir cet homme à la peau foncée...

Parfois, les histoires les plus intimes et les plus simples se révèlent aussi les plus touchantes. *L'apprentissage du beau* de Paul Boujenah nous touche au cœur.

On y suit un enfant jouant dans un supermarché qui voit soudain apparaître devant lui une jeune femme noire. Comment va-t-il réagir? Par le rejet, des réflexions désagréables? Le film maîtrise son petit suspense et... finit sur une pirouette vraiment charmante.

Le plus habile dans l'art de détricoter les codes du racisme est

sans contredit *Mauvaises langues* de Fanta Régina Nacro, où de jeunes Maghrébines draguent et insultent une blonde dans un autobus bondé, sous le silence de tous. Et voilà que la belle vient de leurs rangs, parle arabe et les envoie valser. Racisme à l'envers mais aussi sexisme sont de la partie... loin des clichés sur ce que doit être un film dénonçant le racisme.

Régime abrutissant

J'AI FAIM

Réalisation et scénario: Florence Quentin. Avec Catherine Jacob, Michèle Laroque, Garance Clavel, Isabelle Candelier, Alessandra Martines, Yvan Le Bolloch, Samuel Labarthe, Serge Hazanavicius, Stéphane Audran, Julien Guimar. Image: Bruno de Keyser.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il y a des films qui ne méritent pas d'être exportés. Juste parce qu'ils sont trop bêtes. Ce n'est pas que *J'ai faim*, premier film de la scénariste française Florence Quentin (à qui on devait notamment le délicieux scénario de *La vie est un long fleuve tranquille*), repose sur une mauvaise idée. Faire un film sur la dictature de la minceur à tout prix avec la cohorte de régimes qui suit derrière est une piste collée aux petites misères sociales. Obsession de la bouffe et rejet de la bouffe, telle est la base de cette comédie ayant pour vedette principale la boulotte Catherine Jacob, alias Lily.

L'héroïne perd son petit ami et se met au régime comme les copines pour retrouver son homme. Mais quelles passes d'armes en bas de la ceinture se jouent ici! La sous-trame de *J'ai faim* repose sur la

Cette comédie nous arrache à peine ici et là un sourire et fait naître plutôt l'envie de fuir à toutes jambes

jalousie de la bande de filles, qui décident d'en faire baver à la flamme présumée du copain disparu. Autour de Catherine Jacob, Michèle Laroque, Garance Clavel et Isabelle Candelier incarnent les amies maléfiques qui règlent son compte à la rivale. Harcèlement téléphonique, vandalisme, violence, vacheries en tout genre: ces dames se transforment en harpies et en rajoutent jusqu'au malaise du spectateur, qui crie grâce. D'autant plus qu'il y aura erreur sur la personne et que la salope présumée (Alessandra Martines), coupable avant tout d'être jolie, sera innocente comme l'agneau du sacrifice.

Tant de vacheries, de stratagèmes pour récupérer l'homme fuyard, tant de diètes sévères pour maigrir à tout prix nous entraînent du côté des pires travers féminins, versant caricature. Ce qui était drôle chez *Bridget Jones* verse ici dans l'insignifiance, car les répliques insipides et les situations convenues ne permettent guère de renouveler un thème qui tourne en rond. Les hommes, mous et insipides, n'ont pas davantage la dragée haute et s'enlisent dans l'insignifiance. On en oublie qui joue quoi.

Les interprètes font ce qu'elles peuvent: Catherine Jacob est une actrice à la fois énergique et amusante, Michèle Laroque a toujours le sens du punch et Stéphane Audran incarne avec hauteur la mère snob et cassante. Mais elles n'ont guère de chance de briller sur un scénario plein de trous et de clichés. Une histoire de chèvre perdue, qui roule sur tout le film, sera mal élucidée, l'intrigue amoureuse tournera en queue de poisson, la victime de toutes les persécutions disparaîtra, oubliée par l'histoire, et les fils mal attachés se dénoueront dans le brouillard. Qui plus est, cette comédie nous arrache à peine ici et là un sourire et fait naître plutôt l'envie de fuir à toutes jambes des personnages qui nous révoltent et nous ennuiant.

Et vive la Belgique!

PAULINE & PAULETTE

De Lieven Debrauwer. Avec Dora van der Groen, Ann Petersen, Rosemarie Bergmans, Ildwig Stéphane. Scénario: Lieven Debrauwer, Jacques Boon. Image: Michel van Laer. Montage: Philippe Ravoet. Musique: Frédéric Devreese. Belgique-France-Pays-Bas, 2001, 78 minutes. En version originale flamande, avec sous-titres français.

MARTIN BILODEAU

Dans les petits pots, les meilleurs onguents. La formule est on ne peut plus indiquée pour qualifier le cinéma de la Belgique, petit pays qui produit bon mal à cinq ou six longs métrages d'une qualité et d'une richesse sidérantes. Elle s'applique aussi à ce délicieux et très court

(à peine une heure et quart) premier long métrage du Flamand Lieven Debrauwer, sorte de conte moral pour grands enfants, accroché dans l'imaginaire d'un plat pays éclaté dont l'identité s'est affinée depuis que *Toto le héros* a fait le tour du monde.

Comme son titre l'indique, *Pauline & Paulette* est une histoire d'amour. Une vraie, qui plus est, entre Pauline (Dora van der Groen), déficiente intellectuelle sexagenaire, laissée à elle-même par le décès de sa sœur aînée, qui s'occupait d'elle, et sa sœur Paulette (Ann Petersen), précieuse obèse, un brin ridicule, merci de son métier, qui vit dans son monde de rubans fleuris et d'opérettes. Le testament de la défunte oblige Paulette et son autre sœur, Cécile (Rosemarie Bergmans), à prendre soin de Pauline, à défaut de quoi cette dernière héritera seule des biens de la défunte. Entre Cécile



Dora van der Groen et Ann Petersen dans *Pauline & Paulette* de Lieven Debrauwer.

qui vit à Bruxelles auprès d'un amant désagréable (Ildwig Stéphane) et Paulette qui vit dans le décor enchanteur de sa boutique rose, Pauline a vite fait son choix. Il lui reste maintenant à gagner le cœur de Paulette, qui résiste.

Le regard du cinéaste est attentif, tendre, chaleureux. Par conséquent, ses personnages, comme des fleurs qu'on arrose, s'ouvrent et prennent couleur, comme s'ils étaient les derniers humains obstinés d'un monde

gris qui vomit la différence. Pauline et Paulette ont peu de choses en commun avec le monde, et encore moins entre elles. Sinon peut-être un goût pour les beaux paquets, et bien sûr la solitude, face à laquelle la première se débat avec une dernière énergie tandis que la seconde devra s'y résigner avant de comprendre qu'elle en est en partie l'ouvrière.

Le film de Lieven Debrauwer emprunte à l'imaginaire de l'enfance, auquel Pauline est restée accrochée, pour raconter de son point de vue, sur le mode du conte — et avec une direction artistique qui confirme la tangente prise —, une histoire adulte. Sur les thèmes de la solitude mais aussi de la responsabilité, de la constance, de la différence, le cinéaste bâtit un récit comique, doux-amer, dans lequel se faufile une intrigue psychologique plus fine qu'il n'y paraît, défendue par des comédiens exceptionnels. À commencer par cette époustouflante Dora van der Groen, qui campe une handicapée intellectuelle crédible et attachante qui distribue son affection avec un cœur d'enfant. Debrauwer nous entraîne dans son monde comme Alain Berliner, par moments, nous entraînant dans celui d'un enfant qui voyait la vie en rose.

Aux noms de Berliner, Derruere, Mariage, Van Dormael, Fonteyne et Dardenne, réputés sur la scène internationale, s'ajoute maintenant celui de Lieven Debrauwer. Quelle belle confrérie, quel beau cinéma, vive la Belgique!

PRIX LIV ULLMANN POUR LA PAIX (Festival de Chicago)

« Va droit au cœur » — D. BORDE, LE FIGARO
« Perles rares » — L. MORICE, NOUVEL OBSERVATEUR
« Remarquable. Ne le manquez pas » — STUDIO
« Une réussite, une manière de prouesse » — J. MANDELBAUM, LE MONDE

Pas d'histoires!

12 regards sur le racisme au quotidien

Réalisés par
Yves Angelo — Yamina Benguigui — Paul Boujenah — Catherine Corsini — Émilie Deleuze — François Dupeyron — Xavier Durringer
Philippe Jullien — Jean-Pierre Lemouland — Vincent Lindon
Philippe Liorot — Fanta Régina Nacro — Christophe Otzenberger

Produits par
Dire, faire contre le racisme et Little Bear
Producteur associé
IPI Films

Version originale française, sous-titres anglais
À L'AFFICHE! PARISIEN CENTRE LAVAL SON DIGITAL 15h30 21h10

UN FILM DE RODRIGUE JEAN
YELLOWKNIFE
C'EST LE SEXE, OFFERT OU DEMANDÉ, QUI MOBILISE ICI.
UN CINÉMA MODERNE, VOLONTAIREMENT, INDUBITABLEMENT MODERNE.
16 À L'AFFICHE! CINÉMA IMPÉRIAL VERSION ORIGINALE 16h45-19h00-21h10

GAGNANT
« INDEPENDENT SPIRIT AWARDS »
MEILLEUR FILM ÉTRANGER
GAGNANT 4 CÉSARS
DONT
MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE
Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain
La film de Jean-Pierre Jeunet Musique de Yann Tiersen
VERSION ORIGINALE
À L'AFFICHE! FAMOUS PLAYERS PARISIEN CENTRE LAVAL SON DIGITAL

LION D'OR HOMMAGE
— FESTIVAL DE VENISE 2001 —
« Un travail remarquable! »
ERIC ROHMER
L'ANGLAISE & LE DUC
« Une histoire parfaitement rafraîchissante »
JEAN-CLAUDE DREYFUS LUCY RUSSELL
À L'AFFICHE! 14h00-17h00-19h25-21h45

Culture

VITRINE DU DISQUE

Neil Young à l'assaut, corps et âme

ARE YOU PASSIONATE?

Neil Young
Reprise (Warner)

Quand on le regarde à la télé, sur scène, même en photo, il a l'air renfrogné. Hors d'atteinte. Surtout quand il se lance dans l'un de ses solos de guitare dont il ne connaît jamais l'issue à l'avance, il semble perdu dans son monde, avec un grain de folie au fond des yeux. À la limite de la schizophrénie. Et pourtant, c'est tout le contraire. En quelque 36 ans de disques et de spectacles, seul ou avec d'autres, Neil Young n'a jamais su que prêter flanc. Aucun système immunitaire, aucune velléité d'autocensure chez ce type-là: Neil fonctionne à l'instinct, au sentiment pur, à l'émotion brute. Dès 1970, il signait *Ohio*, aussi blessé qu'outré, montrant du doigt la Garde nationale qui avait fait feu sur les étudiants à Kent State. Il sera tout aussi atteint par le suicide de Kurt Cobain, qui traverse l'album *Sleeps With Angels*. Exemples parmi d'autres.

Et le revoilà à l'assaut, corps et âme. Aux événements du 11 septembre dernier, il a réagi comme il réagit toujours, sans calcul ni mesure. Tristesse imbuvable quand il a chanté l'*Imagine* de Lennon au téléthon *America: A Tribute To Heroes*. Colère violente quand il a lancé *Let's Roll*, chanson inspirée par la riposte des passagers du vol 93 de la United Airlines: *I've got to put the phone down / And do what I've got to do [...] We're going after Satan / On the wings of a dove.* Cette chanson est au cœur de *Are You Passionate?*, le nouvel album de Neil Young, disponible dès le 9 avril. Autour, dix autres titres creusent la plaie à la recherche de l'humanité. Et ne la trouvent pas toujours.

Dans *You're My Girl*, rengaine tellement *soulful* qu'on croirait entendre David Ruffin avec les Temptations (l'orgue Hammond de Booker T. Jones et la basse de Donald «Duck» Dunn apportant la chaleur du son Stax des années 60), Young est le papa inquiet qui écrit à sa fille et l'enjoint de ne pas quitter trop vite le foyer. Dans *Mr. Disappointment*, poignante mélodie ancrée par un solo pas trop propre à la Neil Young, il s'arc-boute désespérément à ce qui lui reste de désir de communication avec autrui. Dans *Are You Passionate?*, il s'en prend à la sécheresse des cœurs: *«Does it bother you / When you hear your spirit talk?»* Dans *Goin' Home*, sur fond de rock lourd à la manière Crazy Horse, il évoque au présent le général Custer et la bataille de Little Big Horn. Dans *Two Old Friends*, touchante ballade soul qui renvoie irrésistiblement aux Impressions et leur *People Get Ready*, un prédicateur cause avec son Dieu de l'état du monde. Et entre ces couplets s'immiscent des chansons d'amour toutes simples, en contrepoids (*When I Hold You In My Arms, Be With You*). Le dernier titre, *She's A Healer*, basé sur un riff assez banal de deux accords inlassablement plaqués, dure très exactement neuf minutes et onze secondes. *Nine eleven*. Ce n'est pas une coïncidence.

Ni doucement familial comme *Harvest Moon*, ni furieux comme ses disques de garage avec Crazy Horse, *Are You Passionate?* est l'album de toutes les contradictions, assumées jusqu'à l'impudeur. Ici belliqueux (il va jusqu'à se mettre à la place d'un pilote de chasse lâchant ses mis-



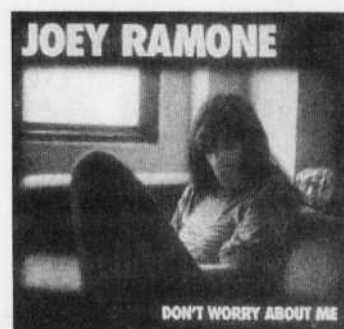
SOURCE: MIKE HASHIMOTO REPRIS RECORDS

Comme toujours, Neil Young fonctionne à l'instinct, au sentiment pur, à l'émotion brute.

siles), là, terrifié, farouchement patriotique un moment, résolument humaniste le suivant, Young est le miroir brisé de l'Amérique. Normal que la musique y soit si chaleureusement soul. Autrement, le regard serait insupportable.

Sylvain Cormier

PUNK ROCK



JOEY RAMONE

Don't Worry About Me
(Sanctuary/EMI)

Une panoplie de gloires authentiques du punk américain se rencontrent sur le dernier, le tout dernier disque de Joey Ramone, l'ex-Ramone emporté par le cancer il y a un an. Le bassiste Andy Shernoff (The Dictators), le batteur Frank Furnaro (Cracker), Captain Sensible des Damned et l'ancien comparse Marky Ramone démontrent que le ton a changé avec l'âge, qu'il s'est adouci, bien qu'il soit en droite ligne avec ce que les copains des Ramones livraient comme mouture. Les trois accords qui ont assuré les 25 de carrière de ce parain du punk new-yorkais déferlent moins qu'aux belles années. Sans doute ce CD posthume est-il au diapason avec la maladie qui grugeait Ramone, sujet qu'il aborde sans crainte sur *Like A Drug I Never Did Before* et *I Got Knocked Down (But I'll Get Up)* et qui semble remonter à la gorge sur *Don't Worry About Me*, qui donne son titre à l'ensemble. Cette dernière chanson sera à retenir parmi les innombrables

classiques pondus par Joey Ramone. La cinquantaine guettait vraisemblablement le chanteur et ses collaborateurs, assis en quelque sorte sur les lauriers de leurs acquis. Une version peu étonnante de 1969 d'Iggy Pop et des riffs à la Kinks (sur *Spirit In My House*), tout de même bien sentie: une autre métaphore du mal qui le hantait? n'aidant pas à relever la sauce de cet mets dont on ne se lasse pourtant pas tant il demeure accrocheur et efficace. Quant à la relecture de *What A Wonderful World* à la manière punk, bien que la formule de ces reprises soit bien connue, impossible de s'en passer. Il en va de même de l'esprit de ce galérien qui a été Ramone, qui a donné sa couleur à une bonne part de la musique des 25 dernières années. Plus tout à fait en phase avec les temps qui courent — *«It's a different world to me, I just don't understand»*, chante-t-il à propos de ces *kids* qui flinguent leurs compagnons dans les écoles —, Ramone n'en avait pas pour autant perdu sa verve ni son dédain des règles établies.

Bernard Lamarche

TECHNO

PHEEK

Paysages matriciels
(EpsilonLab/Fusion III)

Ne serait-ce que pour la mouvante *Un matin à la plage*, le second album du Montréalais Jean-Patrick Rémillard, alias Pheek, paru sur étiquette du collectif EpsilonLab, vaut amplement le détour. Parasité de bruitages rythmiques à point et rehaussé d'effets vocaux qui confèrent toute sa dimension à un de ces «paysages matriciels», ce morceau se démarque du second essai sur disque de Pheek, après *Pheekology 101*, disque live enregistré l'année dernière. Rythmes house, grooves imparables, ces paysages ont l'avantage de parvenir à des atmosphères feutrées, ce qui risque de plaire à ceux que rebute trop l'aridité de la techno minimale,

dans la mouvance de laquelle Pheek se situe. A chacun ses goûts en matière de production: le caractère lèche de l'ensemble vient à lasser, bien que les éléments rythmiques s'étalent lentement et s'ajoutent bellement. Pour ceux que l'aridité n'assèche pas totalement, les deux dernières plages constituent un second mouvement sensiblement plus expérimental, tout de même plus engageant en ce qui nous concerne, bien que l'utilisation des sons anecdotiques, référentiels, notamment les vagues de la mer qui s'échouent dans le tout dernier morceau, elle, rebute.

B. L.

ROCK

& YET & YET

Do Make Say Think
(Constellation)

D'un album à l'autre, Do Make Say Think ne cesse d'approfondir les contrastes d'un rock instrumental qui trouve désormais toute son ampleur sur le superbe *& Yet & Yet*. A quelques reprises, certains ont peut-être un peu trop rapidement comparé les longues pièces hypnotiques de cette formation torontoise à celles de Gybe! Il y a sans doute des liens évidents à faire, sauf que la musique de Do Make Say Think possède aussi sa propre fragilité évocatrice. Avec ce troisième disque paru sur Constellation, les textures mélodiques deviennent plus chaudes et contemplatives. Sur des pièces comme *Classic Noodling* ou *Chinatown*, une tension plutôt lente gravite autour de cuivres discrets et de guitares répétitives derrière des percussions orageuses. Quelque part entre le rock, le jazz et la musique contemporaine, ce cycle de chansons creuse un espace aussi dense que tragique, mais surtout d'une profondeur abyssale. Do Make Say Think expérimente sans jamais donner l'impression de se perdre en cours de route. *& Yet & Yet* trouble et renvoie à une mystérieuse cohérence sonore.

David Cantin

ÉLECTRONIQUE

SECONDHAND SOUNDS

Herbert
(Peacefrog/Fusion III)

L'art du remix demeure souvent périlleux. Le créneau, ces dernières années, est même parfois devenu aberrant. A la base, il n'y a aucune règle à suivre. Il suffit par contre de rendre crédible une telle transformation. Dans le domaine de la musique électronique, Herbert reste beaucoup plus qu'une simple référence. Ce dernier élargit sans cesse les horizons d'une house minimale particulièrement inventive. *Secondhand Sounds* revisite ainsi les Nils Petter Molvaer, Louie Austen, Moloko et même Serge Gainsbourg. Cette double compilation surprend grâce à sa limpidité ingénieuse. Du début à la fin, Herbert s'empare de chacune de ces pièces pour en extraire l'essence. Il découpe des lignes mélodiques précises, claires et sans contours. *Bonnie & Clyde* renaît de manière assez surprenante tout en se mêlant à un répertoire assez large. Parfois, il

VOIR SUITE PAGE C 8

DISQUES

Noir Désir à profusion

En copie locale
donc moins chère, le catalogue
entier des titres du groupeBERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Le mois de mars dernier, au Québec, aura été celui de Noir Désir. La formation bordelaise, groupe de rock le plus important en France avec ses 20 ans de carrière, a donné ici les premières salves de la tournée de son plus récent album, l'inoubliable *Des visages des figures*. De plus, les amateurs auront de quoi se mettre les humeurs «Noir dèz» dans l'oreille.

Graduellement, au mois de mars, Universal a remis dans les bacs, en copie locale, donc moins chère, le catalogue entier des titres, depuis les tout débuts sur disque. De quoi se remettre à écouter ces titres d'un trait, ce qui n'a franchement rien d'une corvée. Des débuts timides sur disque de la formation, avec le six-titres *Où veux-tu qu'elle r'garde* (1987) au monumental dernier opus, Noir Désir semble avoir fait de son premier cri un *modus operandi*: *Toujours être ailleurs*. C'est ce qu'a cherché à faire la troupe de Bertrand Cantat, à travers plusieurs traversées de zones troubles de remises en question.

Veillez rendre l'âme à ceux à qui elle appartient (1989) allait confirmer le groupe sur la voie de la consécration. La voix de Cantat, frère sur le premier album, s'affirme, comme son écriture fouillée et politique. La pièce à saveur d'hymne, *Aux sombres héros de l'amer*, résonne encore, mais à force d'avoir trop joué, peut-être moins que l'abyssale *Le Fleuve*. La facture folk de ce rock l'emportait, et menait le groupe vers des sommets d'estimes méritées, Cantat s'inclue même dans *Les Écorchés*, conjuguée à la première personne du pluriel, sans avoir l'air ridicule. Rares sont ceux qui y parviennent.

La charge contre les gros méchants capitalistes se poursuit dans le moins connu *Du ciment sous les plaines* (1990): côté intimité, «il y a des chances que rien ne bouge», mais il faut pourfendre *The Holy Economic War*. Moins flamboyant que le précédent, le disque hausse le ton légèrement, jusqu'à ce qu'arrive le démentiel *Tostaky* (1992), qui ouvrait les

vannes de la fureur. *Du ciment...* atteste de la tendance folk du groupe. Si *Pictures of Yourself* évoque The Cure, *Elle va où elle veut* rappelle Bashung.

Tostaky se passe de mots. L'année du grunge sonne la révolte politique, le durcissement, le radicalisme. Joli pari, *Lolita nie en bloc*, malgré ses élans cacophoniques, parvient à se faire entendre en masse, en France comme ici. La voix hésitante est loin derrière, Cantat beugle. La tournée qui en résulte mènera au nécessaire *Dies Irae* (1994), double live, mais sera dure sur le moral des troupes et les cordes vocales du chanteur. Pause salutaire.

666.667 Club (1998) ne calme rien. D'autres sonorités l'habitent, les nuances aussi, mais les guitares refusent de se taire. *Un jour en France*, implacable, tire à bout portant sur la politique rance de l'Hexagone: «Quelques fascisants autour de 15 % [...] F.N. Souffrance/Qu'on est bien en France». L'amour se décline façon punk (*Comme elle vient*), les textes s'ouvrent à toutes les couleurs. Aussi, l'album marquait un plaisir de la production impeccable (la présence de Ted Niceley, collaborateur de Fugazi, y est pour quelque chose), retrouvé sur *Des visages...* 1998 allait être l'année d'une parenthèse, *One trip One noise*, où Noir Désir laisse à d'autres le soin de réarranger et de remixer ses pièces. Audacieux mais franchement inégal.

La très grande nouvelle de ce lancement multiple est l'arrivée dans les bacs du coffret de trois disques *En route pour la joie* (2000), rare jusqu'ici de ce côté de l'Atlantique. Succès, pièces rares, faces B, inédites, reprises: l'étendue du spectre sonore et émotif dont est capable Noir Désir se trouve amplifié. Livret chiche, mais présentation superbe.

Nul n'est besoin de revenir sur *Des visages des figures* (2001). Lancé le 11 septembre (!), le disque est le plus pénétrant de la francophonie l'an dernier: nous l'avons écrit et le répétons. Ce disque de toutes les urgences, il sera vain, même, de tenter de l'égaliser.

L'Orchestre symphonique
et le Chœur du Conservatoire
de musique de Montréalavec la participation de la chorale
de l'école secondaire Pierre-Laporte

sous la direction de Louis Lavigne

présentent un concert en hommage à Walter Joachim

Programme :

• Patrick Saint-Denis

Le Discours aux animaux

• Heitor Villa-Lobos

Fantasia pour saxophone et orchestre

Georges-Étienne d'Entremont, saxophone

• Maurice Durufé

Requiem pour solistes, chœurs,

orchestre et orgue, op. 9

Christine Harel, mezzo-soprano

Cosimo Oppedisano, baryton

Le samedi 6 avril

Église Saint-Jean-Baptiste

4237, avenue Henri-Julien (angle Rachel)

Montréal (métro Mont-Royal)

20h

Le dimanche 7 avril

Église Saint-Marc-de-Rosemont

2602, rue Beaubien Est

Montréal (métro Beaubien, autobus 18 Est)

14h30

Renseignements : (514) 873-4031, poste 221

ENTRÉE LIBRE

Conservatoire

de musique

et d'art dramatique

Québec

On prépare l'avenir

Session printemps 2002 - Du 15 avril au 22 juin

Cours de
tango
argentin

COURS D'INITIATION GRATUITS

8,10,11,13 avril
de 19h30 à 21h
Réservation par téléphone

tAngueRa

5390 Saint-Laurent, Montréal, tél.: (514) 495-8645
tanguer@generation.net

Partenaire

Radio Centre-Ville

La radio communautaire et multilingue à Montréal

La Tangueria est gérée par la Société Culturelle Argentine Québec Canada

Hydro
Québec

présente

Série

TOPAZE

Pro
Musica

Saison

2001/02

Programme :

W.A. MOZART;

L. SPOHR; F. LACHNER;

J. McCABE; A. COOKE;

M. HEAD

Renseignements et réservations :

Pro Musica, 845-0532

DIMANCHE, 7 AVRIL, 11 h

Cinquième salle, Place des Arts

(acoustique renouvelée)



LE TRIO

BARIL/KUTAN/MOISAN

LOUISE-ANDRÉE BARIL, PIANO;

ALINE KUTAN, SOPRANO;

ANDRÉ MOISAN, CLARINETTE

BILLETTS : 20 \$, 10 \$ (TAXES ET RÉSERVATION EN SUS)

EN VENTE À LA PLACE DES ARTS : 842-2112

ET AU RÉSEAU ADAMSON 1-800-361-4595

ATELIER D'ÉVEIL MUSICAL POUR ENFANTS

DE 5 À 12 ANS, PENDANT LES CONCERTS

COUT 3 \$ PAR ENFANT; MAXIMUM, 35 ENFANTS

Cinquième salle
Place des ArtsBillets en vente au 514 842 2112
et au www.gda.qc.ca
Réseau Admison 514 790 1245
Redevance et frais de service.

Ensemble vocal

VIVA VOCE

PETER SCHUBERT, directeur artistique

Les mystiques d'aujourd'hui

«Une véritable surprise,

un magnifique cadeau»

- François Tousignant, LE DEVOIR

Oeuvres de Pärt, Gorecki,
Cage, Rea, Villeneuve et
Castelnuovo-Tedesco

avec Garry Antonio, guitare

Mercredi 10 avril 2002 à 20 h

Salle Redpath à l'Université McGill

3461, rue McTavish

Billetterie : 514-398-4547

Régulier: 20 \$

Étudiants/Ainés: 12 \$

Renseignements:

514-489-3739

◆ Culture ◆

Club privé pour lecteurs avertis

Elle a 102 ans, la vénérable bibliothèque de Westmount, avec son beau parc et ses riches collections de volumes. Pour les chic habitants de la montagne, aller lire journaux, livres et magazines entre ses murs, c'est comme descendre prendre le thé de 17h au Ritz ou assister aux premières de l'Opéra de Montréal. Une vieille tradition culturelle qui remonte au passé britannique. Faut dire que dans les milieux argentés, les traditions semblent mieux ancrées qu'ailleurs, sans doute à cause du grand nombre de riches oisifs qui les perpétuent. Westmount la cossue, avec ses toits d'ardoise, ses arbres, ses Bentley et ses tourelles, est un milieu protégé et une enclave de luxe, calme et volupté, côté manoir comme côté bibliothèque. Elle l'était, du moins...

La dernière, on a entendu tant de cris venus de là-haut pour pester en anglais contre la perspective des fusions municipales que quelques passes d'armes rageuses étaient à prévoir, une fois leurs pires craintes consommées. De fait, une salve vient d'être tirée. Rappelons qu'avant la fusion, pour tout bon Westmountais, les services de la bibliothèque municipale étaient, comme il se doit, gratuits. Depuis l'avènement du Grand Montréal, en janvier dernier, la gratuité s'est étendue à tout un chacun: aux mal vêtus, aux mal tenus, aux teigneux des quartiers périphériques, jeunes iconoclastes sans foi ni loi, qui ont débarqué avec leurs ardeaux dans le nez, leurs baladeurs, leurs bottes sur la table et leurs grosses voix dissonantes. Pour ajouter l'outrage à l'injure, voilà que les sans-abri se permettent de souiller les toilettes étincelantes de ces lieux distingués. *Shocking, indeed!*



Odile Tremblay

La bibliothèque de Westmount, plus vaste, mieux approvisionnée, mieux équipée, plus chic que celles de NDG et des alentours, avait tout pour susciter la convoitise des citoyens des arrondissements voisins. D'où la ruée vers son faste et ses livres.

Brandissant les chiffres d'une hausse extraordinaire de fréquentation (31,4 % de plus en un an, paraît-il), le conseil d'arrondissement de Westmount a jugé bon de tirer, comme on dit en bon québécois, la plogue sur cette malodorante racaille qui faisait antichambre dans le bel édifice. Entre le 25 mars et le 1^{er} mai, fini, les nouveaux abonnés! Rentrez chez vous, manants! On refuse les nouveaux arrivants.

Helen Fotopoulos, responsable de la culture au comité exécutif de la Ville de Montréal, crie sa révolte contre cette décision intempestive et met en question les statistiques que Westmount brandit bien haut. L'ennui, c'est qu'en ce moment, la Ville n'a pas les poignées juridiques pour remettre le noble arrondissement au pas. Un flou temporel flotte sur les

lendemains immédiats de la fusion. Des normes minimales seront établies au cours de l'année, mais d'ici là, Westmount peut bien afficher son écriteau «Complet» sur ses jolies portes. Rien ne lui interdit de le faire. Ce boycottage des nouveaux membres sent à plein nez la vengeance politique, voire la lutte des classes. Aux armées, citoyens! Après tout, l'Occident entier se dépatouille avec une clientèle disparate et bruyante; pourquoi Westmount jouerait-elle, de son côté, les vierges offensées? Mais les us et coutumes, ça se bouscule mal, et la vieille Albion des clubs privés étend son empire dans l'ouest de notre île. Des clubs privés en forme de bibliothèques publiques. Il y a comme une contradiction dans les termes. Fâcheux, vraiment.

Tout ça irrite, bien entendu. Faudrait quand même pourfendre aussi notre propre négligence. Pas très ragoutantes, en général, les bibliothèques francophones. À Québec, la bibliothèque Gabrielle-Roy constitue, me direz-vous, un modèle du genre, et tout le monde s'y rue, sauf que dans l'est de notre île, les services flètent un peu trop souvent l'indigence.

Ce n'est pas que je veuille vous assener des colonnes de chiffres, sauf qu'ils parlent d'eux-mêmes. Westmount, Côte-Saint-Luc et les villes du West Island, fiefs des anglophones argentés, injectent entre 80 et 90 \$ par habitant dans leurs bibliothèques. Du côté francophone, cette somme tourne autour de 30 \$. Trois fois moins. Bilan: en 1999, 45 % des Westmountais étaient abonnés à leur bibliothèque, contre 20 % à Saint-Laurent et 15 % chez les citoyens de Verdun. Grosso modo, les quartiers anglophones ont réservé à leurs bibliothèques des

bâtiments plus vastes, de meilleures ressources humaines et un plus grand choix de volumes que ceux de l'est de la ville. Ils embauchent un bibliothécaire pour 4801 habitants. Chez les francos, cet employé (débordé) dessert 631 personnes.

Même portrait à l'échelle canadienne. Au Québec, le quart des citoyens est abonné à une bibliothèque publique. Dans les autres provinces, la proportion grimpe à la moitié. Les municipalités québécoises consacrent 20 \$ par habitant à leurs bibliothèques; les ontariennes, 32 \$. Et j'en oublie. Bref, on a laissé passer ce train-là trop longtemps et ça nous tombe sur le nez.

Les optimistes vous diront que le panorama va énormément s'améliorer avec l'avènement de la Grande Bibliothèque, en 2004. Les pessimistes avoueront craindre que tout le réseau ne se fragilise à ce moment-là autour d'un noyau central trop fort. Chose certaine, la Grande Bibliothèque sera avant tout fréquentée par les résidents du centre-ville, et les besoins criants des citoyens de la périphérie resteront à résoudre. La réforme des municipalités prévoit la révision de pareil réseau boîtes qui roule à deux vitesses, mais ça prendra le temps que ça prendra... Allez bâtir des traditions en un jour à l'heure où les habitudes de lecture chutent en avalanche.

En attendant, Westmount lève son nez poudré et embête le peuple avec son club privé pour gens «chic and swell». On lui montrerait encore plus fort les dents pour hurler à l'outrage... sans cette mauvaise conscience insistante qui s'entête à nous coller au casque. Comme un remords...

otremblay@ledevoir.ca

VITRINE DU DISQUE

DISQUES
CLASSIQUES

SOMNAMBULE

Maxime de la Rochefoucauld:
Collection somnambule,
musique pour automates Kl.
Disques PoutPout.

Cela semble bref et lapidaire. Ce l'est, et tout à fait conforme à l'image du disque. Sans présentation ostentatoire ni prétention, Maxime de la Rochefoucauld revient de New York avec son dernier disque. Pour la chronique, il habitait le studio d'artiste du Québec cet automne. Oui, il a vu les avions emboutir les tours; oui, il les a vues s'effondrer. En fait, l'expérience s'est avérée tellement apeurante pour lui (le studio est tout près de Ground Zero) qu'il semble incapable de tout décrire.

D. C.

Peu importe: voici la musique, servie avec cet avertissement du compositeur créateur: *« Cette musique est jouée par des automates: sculptures musicales acoustiques animées par des fréquences inaudibles. Leurs polyrythmies organiques particulières sont orchestrées de façon à obtenir une musique de type rituel et de transe. »* Nous voilà préparés, presque prêts pour l'aventure.

Car il faut décrire un peu l'instrumentarium imaginé par ce curieux artiste. Toutes sortes de trucs, bidules et machins, hétéroclites et aussi originaux que communs, se voient mis en mouvement ou frappés par les vibrations de haut-parleurs qui demeurent dans le spectre de l'insonore. Donc, ce qui devrait «faire sonner» la musique devient l'instrument producteur sonore, générateur de mouvements qui, eux, en curieux et intrigant revirement technologique de sens, font résonner les objets baroques

de la fertile imagination de Maxime de la Rochefoucauld.

En spectacle, c'est assez étonnant, visuellement comme acoustiquement. C'est comme une sorte de galerie sonore où l'on se promène au gré des directions auxquelles nous invitent les sons qui, dans l'espace, forcent à fabriquer un itinéraire. Au disque, on pourrait croire perdre quelque chose. Nenni. C'est absolument *épata*nt! D'une esthétique toute autre, c'est un peu comme si on écoutait *L'Or du Rhin*, de Wagner; à partir d'un son initial qui s'échafaude en accumulation intrigante.

A mille lieues de tout ce qui tient de la convention, qu'elle soit de type SMCQ, NEM, actualiste, acousmatique ou électroacousticienne, voilà une musique — et un compositeur — qui se démarque de toute tendance; voilà l'œuvre (notez bien: l'œuvre, pas

le travail ou la recherche!) d'une oreille aussi originale qu'indépendante, curieuse et sensible, inquisitrice et découvreuse.

Bien sûr, parmi les temps forts du disque s'éparpillent les instants plus bonbon. Surtout quand l'influence orientale se fait plus prégnante (oui, Maxime de la Rochefoucauld tombe sous le coup de la séduction est-asiatique; par contre, ce qui fait écûle chez d'autres redevient tout à coup, chez lui, naïvement enfantin, comme si ses oreilles se transformaient en yeux d'enfant tout ébahi devant la splendeur d'un arbre de Noël bien décoré). Comme cela ne se diffuse pas par les grands distributeurs, vous pourriez avoir du mal à en trouver un exemplaire chez votre disquaire favori. Visitez alors le site Internet www.homapage.mac.com/automateski. En prime, vous pourriez avoir un aperçu visuel.

François Tousignant

SUITE DE LA PAGE C 7

n'est pas impossible non plus d'entendre cette passion d'Herbert pour le jazz comme pour le classique. Une relecture pleine de finesse et de subtilités.

D C

HIP-HOP

ABSTRACT KEAL AGRAM

Abstrackt Keal Agram
(Monopsone)

Le hip-hop français a perdu des plumes. Beaucoup trop de clichés et une école de Marseille qui n'a plus grand-chose à dire. Même si le duo de Morlaix ne fait que dans l'instrumental, *Abstrackt Keal Agram* démontre toutefois une certaine originalité qui n'est pas sans intérêt. Sur cet album éponyme, on a droit à un collage plutôt

intéressant qui se rapproche beaucoup des trouvailles hétéroclites d'un artiste comme Prefuse 73. Courtes et accrocheuses, ces chansons passent du rock à l'électronique sans jamais perdre de vue une rythmique des plus coriaces. Sur ces titres qui s'enchaînent et se relancent, le duo se moque des conventions habituelles. On entend une inspiration qui puise au delà des références prévisibles. Il ne s'agit par contre que d'un premier effort. Parfois, la formule s'épuise un peu trop vite ou reste encore approximative. Des influences comme Dan The Automator et DJ Shadow sont peut-être trop présentes. De plus, le côté vaguement cinématographique manque de profondeur. Abstrackt Keal Agram s'illustre en sol français mais devra aussi redoubler d'efforts la prochaine fois.

D. C.

Académie de
Tango
Argentin

Passion

Séduction

Sensualité

Élégance

DÉBUT DES COURS 15 AVRIL
Classe d'essais gratuite

Lundi	8 et 15 avril	18h45
Mercredi	10 et 17 avril	18h45
Vendredi	12 et 19 avril	18h45
Dimanche	7 et 14 avril	18h

SESSION PRINTEMPS

♥ CERTIFICATS CADEAUX
DISPONIBLES

www.academietangoargentin.com

**4445, boul. St-Laurent,
Montréal**

840-9246

École de danse reconnue par le
Ministère de la Culture Argentino et le Centre Culturel Argentine Latino-Québécois



Lise Boyer

Lauréate interprète du
Festival International de la Chanson
de Granby 2000

«...personne n'a douté un instant du talent
très maîtrisé et de la forte présence de
l'interprète Lise Boyer...»
Sylvain Cormier, *Le Devoir*

«Allez-y...n'attendez pas l'album...elle est trop
à l'aise et belle sur scène pour l'écouter
seulement. En spectacle, nos yeux n'en croient
pas nos oreilles!» Une spectatrice du Coup de
cœur francophone de Québec

Une interprète à découvrir !

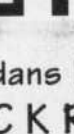
Les grands
MEDLEY

**Les jeudi 4, vendredi 5, mardi 9
et mercredi 10 avril 20h**
Le Petit Medley
6206, rue St-Hubert (coin Bellechasse)
Billet : 20\$

Réservation : (514) 271-7887
Réseau Admission : (514) 790-1245
www.liseboyer.com

LE DEVOIR

PLONGEZ !



dans le 21^e radiothon de
CKRL MF 89,1

les 12, 13 et 14 avril
 sous la présidence de
Mara Tremblay

Ecoutez-nous sur le web
www.ckrl.qc.ca

Assistez également au spectacle bénéfice
 de MARA TREMBLAY
 dimanche 14 avril à 20h
 à L'Autre Caserne 325, 5e Rue, Québec
 Billets: 25\$ (20\$ membre de CKRL)
 info: (418) 640-2575 ou
 billetech: (418) 643-8131









La *musique*

Pour l'horaire complet,
consultez

LE DEVOIR
L'agenda



**Orchestre
Métropolitain
du Grand Montréal**
Yannick Nézet-Séguin

**Ernst and Young
présente**

Beethoven • Brahms
15 avril 2002 dialogue entre générations

Théâtre Maisonneuve
Yannick Nézet-Séguin, chef d'orchestre

BEETHOVEN - Egmont, Ouverture
BUHR - Œuvre pour violon,
violoncelle et orchestre (création)

BRAHMS - Double Concerto
pour violon et violoncelle

BEETHOVEN - Symphonie n° 7
Scott St-John, violon
Denis Brott, violoncelle

une présentation de

ERNST & YOUNG
DE L'IDÉE À L'ACTION™

En tournée dans l'île
13 avril : Hochelaga-Maisonneuve
17 avril : Rivière-des-Prairies • 19 avril : Outremont

 **Théâtre Maisonneuve**
Place des Arts
505-1000

Offre de concert au \$12.942 \$112
et au mercredi, jeudi, vendredi
et samedi, 14h30, 17h, 19h, 21h30

CONCERTS DES ARTS
DE MONTRÉAL

Le Grand Théâtre de la Ville de Montréal

photo: YNS Marie-Reine Martineau

18^e saison · 2001/2002

UNE PRÉSENTATION DE LA COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE DU QUÉBEC

**Les Violons
du Roy**

Direction artistique et musicale: Bernard Labadie
présentent

**L'OPUS 3
DE HANDEL**
Chef: Bernard Labadie

Vendredi, 12 avril 2002, à 20 h
Palais Montcalm
Billetterie: (418) 670-9011

Samedi, 13 avril 2002, à 20 h
Salle Pollack, Université McGill
Billetterie: (514) 398-4547

présenté en collaboration avec:

INTEGRIM
GROUPE CONSEIL INTEGRIM INC.

LA CAPITALE NATIONALE
Québec

www.violonsduroy.com